Supplément mensuel
L'Orient LE JOUR
Jeudi 4 juillet 2019

L'Orient Littéraire

Numéro 157 - XIVe année

Paraît le premier jeudi de chaque mois, sauf exception

III. **Entretien avec Hazem Saghieh**
IV. **Les ovnis de Justyna Bargielska**
V. **Zadig ou le retour à la presse papier**
VI. **Nous sommes tous des poissons rouges**
VII. **Rencontre avec Robert Solé**
VIII. **Hommage : Notre-Dame des écrivains**

Édito

Série noire

Depuis des mois, on assiste avec impuissance et colère à une série noire aux péripéties tragiques.

D'abord, l'anarchie ambiante avec des zones du territoire libanais peuplées de trublions qui foulent aux pieds la souveraineté de l'État pour se comporter comme des cowboys sans foi ni loi, alors que le shérif autoproclamé jette de l'huile sur le feu en faisant de la surenchère sectaire destinée à éveiller les instincts confessionnels primitifs chez les nostalgiques de l'isolationnisme. Ensuite, une justice qui va à vau-l'eau avec une fronde de magistrats indignés et indociles, une grève inédite des tribunaux dont les pauvres citoyens ont fait les frais, des troubles à l'ordre public occasionnés par une poignée d'avocats surexcités, des règlements de comptes entre juges et police, et des cours paralysées, comme à Jdeidé, faute de nomination d'assesseurs pour pourvoir les postes vacants. Jamais dans l'histoire de la République notre Justice n'avait connu pareille déliquescence ! Enfin, des apprentis législateurs qui concoctent un budget approximatif et pernicieux où l'on taxe les narguilés tout en autorisant la régularisation des empiètements sur le domaine public, sous le regard amusé des brigands au pouvoir qui ne se sentent nullement concernés par les nouvelles mesures d'austérité visant à dépouiller les plus faibles...

On a la pourriture qu'on mérite. Car comme l'affirmait George Orwell, « *un peuple qui élit des corrompus, des renégats, des imposteurs, des voleurs et des traîtres n'est pas victime ! Il est complice.* »

Alexandre NAJJAR

Tous les numéros de **L'Orient Littéraire** sont disponibles en coffrets. Pour toute commande, contactez le 01-384003 ou écrivez-nous à lorientlitterair@yahoo.com

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction : Alexandre Najjar, Charif Majdalani, Georgia Makhlouf, Farès Sassine, Jabbour Douaihy, Ritta Baddoura.

Coordination générale : Hind Darwish
Secrétaire de rédaction : Alexandre Medawar
Correction : Yvonne Mourani

Contributeurs : Zeina Abirached, Tarek Abi Samra, Fifi Abou Dib, Hervé Bel, Antoine Boulad, Nada Chaoul, Edgar Davidian, Antoine de Tarlé, Ralph Doumit, Lamia el Saad, Henry Laurens, Jean-Claude Perrier, Jean-Pierre Perrin.

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com
lorientlitteraire@yahoo.com

Laetitia Colombani, écrivain public

Avec un million d'exemplaires vendus, 35 traductions, une adaptation en bande dessinée et un film en cours de tournage qu'elle réalise elle-même à partir de son roman, c'est peu dire que Laetitia Colombani a obtenu un beau succès avec *La Tresse*, paru voici deux ans, en mai 2017, chez Grasset. Aussi les projecteurs sont-ils forcément braqués sur son nouveau roman qui vient de sortir : *Les Victorieuses*. On y retrouve quelques-uns des ingrédients qui avaient fait le succès du précédent : des héroïnes féminines combattives face aux difficultés de la vie, ses malheurs et ses assignations étroites à des rôles qui ne leur conviennent pas vraiment ; des personnages placés à des tournants de leur vie et face à des choix difficiles ; des rencontres qui font vaciller des destins ; un message d'espoir malgré la noirceur du monde. Tout cela semble simple et limpide et pourtant, il y a quand même un mystère à élucider derrière un tel savoir-faire et cette façon si juste de répondre aux aspirations d'une époque qui, derrière son cynisme et sa désespérance, rêve de solidarité, de bonté et de changement. Entretien plein de délicatesse avec une jeune femme à qui tout sourit.

© Céline Nieszawer

Vous êtes cinéaste et scénariste et vous avez réalisé plusieurs films avec succès. D'où vous est venue l'envie d'écrire des romans ?

L'année de mes quarante ans, j'ai eu envie de quelque chose de nouveau. Cela faisait quinze ans que je travaillais pour le cinéma et j'avais envie d'une écriture moins contrainte. Parce qu'en effet au cinéma, il y a des contraintes budgétaires qui pèsent très lourd, on écrit une scène et le producteur voit avant tout combien cela va coûter au tournage en fonction du lieu, du nombre de personnes impliquées, des coûts des costumes ou autres. Et surtout, les interlocuteurs sont multiples et donnent tous leur avis. Il m'est arrivé de réécrire vingt-quatre versions d'un même scénario avant qu'il ne soit adopté. Ces contraintes m'avaient fait perdre le plaisir d'écrire. Le passage vers le roman me redonnait une liberté que j'avais perdue : ici, pas de contraintes extérieures et une seule interlocutrice, mon éditrice. Seul compte le temps qu'on y passe et tout est possible : une scène qui se déroule dans des temples en Inde, une autre très intimiste où l'on suit les mouvements intérieurs du personnage perdu dans ses pensées… La censure qui vient des coûts disparaît et le champ des possibles est infini dans l'écriture romanesque. J'y ai retrouvé un immense plaisir à écrire.

> « Le roman me redonnait une liberté que j'avais perdue. Seul compte le temps qu'on y passe et tout est possible. »

Le processus d'écriture a-t-il été simple ou tortueux parfois, voire difficile ?

La fluidité, la simplicité dans l'écriture, ce sont des choses que je recherche et pour y arriver, je travaille beaucoup. J'aime que la narration soit harmonieuse, et l'écriture de scénarios m'a appris à ne pas craindre la réécriture, à reprendre sans cesse mes textes pour arriver à cet objectif. Lorsque mon éditrice a reçu mon premier jet, elle m'a dit qu'elle y voyait un grand potentiel mais que les trois histoires que je tissais dans *La Tresse* n'avaient pas un intérêt égal. Le volet indien était plus fort que les deux autres qu'il fallait développer et nourrir. Mais j'étais prête à retravailler, cela ne me faisait pas peur.

Vos livres sont construits à partir d'idées extrêmement originales et singulières. Comment naissent vos livres ? Quel est le déclic, pour chacun d'eux ?

Pour *La Tresse*, j'avais déjà décidé d'écrire un roman quand une de mes amies très proches a été atteinte d'un cancer et m'a demandé de l'accompagner dans un salon de perruques. Elle en a choisi une, dont les cheveux étaient longs et naturels, une perruque de cheveux indiens. Ce moment m'a beaucoup émue et je suis sortie de ce salon avec des milliers de questions en tête : d'où venaient ces cheveux ? Qui était la femme qui avait vendu sa chevelure ? Pourquoi avait-elle fait cela ? Que s'était-il passé entre ces deux moments, celui où cette femme avait vendu ses cheveux et celui où mon amie les avait achetés en France ? Je voulais reconstituer la route de ces cheveux, mais aussi, au-delà de ce voyage, interroger les conditions de vie des femmes dans nos sociétés.

Le Palais de la femme, c'est aussi un très beau sujet. Comment vous-décidez-vous à en faire le cœur de votre second roman ?

Un an après l'épisode du salon de perruques, j'avais rendez-vous avec un producteur dans le XIe arrondissement et je me suis perdue parce que je connaissais mal le quartier. Je me suis ainsi trouvée devant cet immense bâtiment qui s'appelle le Palais de la femme, avec l'insigne de l'Armée du Salut au fronton et une plaque explicative posée devant. Plaque que j'ai lue et photographiée, qui a piqué ma curiosité. Je me suis un peu documentée puis j'ai mis le tout de côté. Finalement, le projet avec ce producteur ne s'est jamais fait mais je suis restée avec quelques bribes de l'histoire de ce bâtiment qui ont donné naissance à mon second roman, roman qui poursuit mon interrogation quant à la place des femmes dans nos sociétés.

Apparemment, Blanche Peyron est inconnue au bataillon. On sait d'elle assez peu de choses. Comment avez-vous procédé pour vous documenter sur cette femme qui est l'héroïne de ce roman ?

Oui, c'est exact. Blanche Peyron est la femme qui a consacré sa vie à la création de ce Palais de la femme mais, pourtant, il n'y avait que très peu d'informations à son sujet et pas de page Wikipédia à son nom. (J'ai appris qu'une page avait été créée par la suite, après la parution du roman). Il existait néanmoins un livre paru en 1942 qui lui avait été consacré et que j'ai réussi à me procurer, intitulé *Une victorieuse, Blanche Peyron* ; mon titre vient de là. En outre, Blanche Peyron avait elle-même écrit un livre sur son engagement, dont la tonalité était essentiellement religieuse. Par ailleurs, j'ai adressé une lettre à la directrice actuelle du Palais pour lui parler de mon projet, en lui envoyant mon premier roman. Elle y a adhéré complètement, m'a donné beaucoup d'informations, m'a fait visiter les lieux, m'a présentée au personnel qui y travaille et à quelques résidentes. Elle m'a aussi demandé d'animer au Palais une rencontre sur le thème de l'écriture. Je suis ainsi allée au Palais des dizaines de fois et j'ai accumulé beaucoup de matière. Et puis un jour j'ai vu qu'il y avait sur place une permanence d'écrivain public. Cela m'a immédiatement interpellée. J'ai rencontré cet homme, suivi quelques-unes de ses permanences et rempli un cahier entier de notes. Mais je cherchais encore la bonne structure, et je l'ai trouvée quand j'ai fait le choix de deux temporalités alternées : celle qui plonge dans l'histoire pour raconter le combat de Blanche, et une temporalité contemporaine qui suit le parcours de Solène, une brillante avocate qui tente de se reconstruire après un *burn out* et démarre une mission de bénévolat au Palais.

Solène fait évidemment penser à l'avocate de* La Tresse *qui se fait marginaliser après la découverte de son cancer. Deux femmes qui semblent rentrer dans le moule de l'époque et qui, finalement, ne s'y sentent pas à leur place malgré leurs succès. Voulez-vous dire que les femmes ne trouvent pas leur compte dans le monde actuel qui est un monde d'hommes ?

Je connais bien le milieu des avocats et je sais comme il est dur pour les femmes ; c'est un métier extrêmement chronophage et où on est constamment en représentation. Alors la pression est la même pour les hommes, certes, mais la société est plus cruelle pour les femmes qui continuent à porter le foyer et la vie domestique en sus de leur carrière. Et quand on a sacrifié sa vie personnelle, comme Solène qui a perdu l'homme de sa vie en raison de son indisponibilité permanente et qui n'a pas eu d'enfants, la crise de la quarantaine est violente : vide intérieur, perte de sens, dépression… L'horloge biologique tourne pour les femmes et le jugement de la société sur elles est plus sévère. J'ajouterais que les femmes sont très exigeantes avec elles-mêmes et se mettent une grande pression.

> « Écrire me met dans un état second, je me décentre de ma propre vie pour épouser celle des autres. »

Le roman parle aussi de la précarité, en particulier celle des femmes, que nous rencontrons de plus en plus souvent au coin de nos rues et qui nous fait peur. Et on est surpris de découvrir que le nombre de personnes qui dorment dans la rue à Paris n'a pas beaucoup changé depuis l'époque de Blanche Peyron.

Alors certes, la population de Paris a augmenté depuis, mais, en effet, on parle toujours de 5000 personnes qui dorment dans la rue et qui meurent en bas de chez nous. Parce que dormir dans la rue, pour une femme, cela signifie être exposée à la violence et au viol. Cette expérience de passer à côté de gens vivant dans la précarité est fréquente ; on détourne les yeux, parfois on donne une pièce, on s'y habitue. Mais cela ne se passe pas en Inde mais ici, en France, aujourd'hui. Le rôle de l'écrivain, c'est aussi de parler de ça et c'est un sujet qui me touche infiniment. Le personnage de Viviane dans mon roman est inspiré par une tricoteuse que je rencontrais souvent à côté de chez moi et qui vendait de superbes travaux de tricot à des prix dérisoires. Je lui achetais des chaussons ou des tricots, je me demandais où elle dormait, mais je n'osais pas lui poser trop de questions. Et puis un jour elle n'est plus venue… Je crois qu'à des degrés divers, nous pouvons tous faire quelque chose et je crois à ces petites choses qui peuvent faire la différence. L'humain nous concerne tous. Il faut passer de la peur à la proximité.

Vous avez dit, lors d'une émission de télévision :* « Ce roman est né d'un sentiment d'impuissance. »** ***Comment cela ?

Oui, c'est vrai. On donne une pièce, mais après ? Les établissements d'hébergement comme Le Palais de la femme croulent sous les demandes, il en faudrait beaucoup plus. Alors si ce livre donnait envie de s'engager davantage, ce serait merveilleux, mais je l'ai voulu avant tout comme un hommage à toutes ces personnes qui sont dans l'ombre et qui font beaucoup au service des autres.

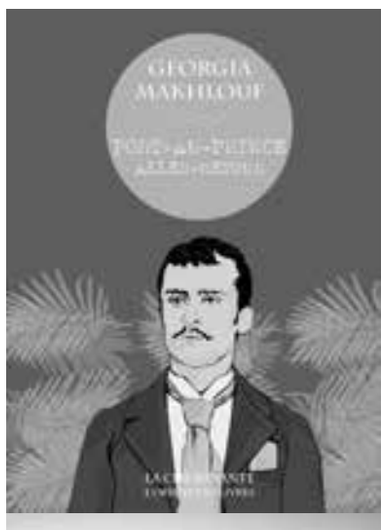
Solène va devenir écrivain public, elle va être gagnée, envahie, habitée par la vie des autres, dites-vous. Est-ce cela écrire pour vous ?

Je ne suis pas dans l'autofiction, et si je racontais ma vie, cela n'aurait rien d'intéressant. Parler du métier d'écrivain à travers la figure de l'écrivain public est le seul endroit du livre où je parle un peu de moi, de ce que ce métier veut dire pour moi. L'écrivain public est le descendant du scribe, il répond à un besoin très vaste. Compte tenu du taux d'illettrisme, du nombre d'étrangers qui ne maîtrisent pas bien la langue, de la complexité de certaines demandes administratives, mais aussi du besoin d'accompagnement ou de lien social, la fonction sociale de l'écrivain public est immense et il y en a beaucoup en France aujourd'hui ; les mairies et les préfectures organisent des permanences, des retraités, anciens juristes ou professeurs mettent leurs compétences au service des autres. Mais plus généralement, l'écrivain public est une métaphore de l'écrivain et en parler me permet de raconter la façon dont j'écris. J'ai besoin d'être touchée par la vie de mes personnages, d'être émue par ce qui leur arrive, voire habitée. Écrire me met dans un état second, je me décentre de ma propre vie pour épouser celle des autres, je mets mes mots au service de leurs vies. Prêter sa plume, prêter sa main, prêter ses mots à ceux qui en ont besoin, tel un passeur qui transmet sans juger. Être proche des autres par le pouvoir des mots, voilà pour moi ce que représente l'écriture.

Propos recueillis par
Georgia MAKHLOUF

LES VICTORIEUSES de Laetitia Colombani, *Grasset, 2019, 224 p.*

Publicité



Le point de vue de Jean-Pierre Perrin

Lettre de Salamanque : Dernier verre au café du Brouillard

À Salamanque, au coin de la rue Bordaderos et d'une placette longeant le couvent des Ursulines, le café du Brouillard, la *Niebla* en espagnol, sert les meilleurs *Negroni* du pays. Et c'est pour la qualité de ses cocktails et l'ombre précieuse de sa terrasse que l'on y vient. Mais personne n'a un regard pour la statue qui regarde les buveurs et le représente dans toute sa sévérité, lui, dont le roman le plus célèbre a donné son nom au bistrot. Sa maison est à quelques mètres. C'est là que, pressentant que la guerre civile allait être encore plus terrible, il se laissa emporter par le chagrin, la dernière nuit de l'année 1936. La veille, il avait écrit sa dernière lettre et, quelques jours plus tôt, son ultime poème.

© Jérôme Panconi

« À leurs époques fussent-elles terribles, Unamuno et Fray Luis ont témoigné au péril de leur vie qu'il ne faut jamais se taire. »

Miguel de Unamuno était aussi philosophe, dramaturge, romancier, journaliste, professeur de grec et de basque, philologue, et homme politique… Il fut aussi recteur, par deux fois, de l'Université de Salamanque, l'une des plus vieilles d'Europe, et à deux reprises révoqué, par les Républicains, puis par Franco. Ce n'était donc pas un intellectuel aux mains blanches. Il connut l'exil, fut condamné, lui, le catholique passionnel, par le Saint-Office. Mais on ne le lit plus beaucoup. Il n'est plus à la mode. À tort puisqu'Alejandro Amenábar, sans doute le meilleur réalisateur espagnol du moment, vient de lui consacrer un film qui sortira fin septembre.

Mientras dure la guerra (*Tant que dure la guerre*) relate les trois derniers mois de la vie du philosophe à l'heure où le coup d'État franquiste vient de s'emparer d'une partie de l'Espagne et de faire de Salamanque sa capitale. La vie d'Unamuno, c'est la tragédie d'un homme en reflet à la tragédie de son pays qui va le traverser de part en part à la manière d'une balle de fusil.

Les faits : ce 12 octobre 1936, les franquistes célèbrent la « journée de la race espagnole » dans le grand amphithéâtre de l'Université de Salamanque. Ce jour-là, Unamuno n'a pas prévu de parler. Cela fait déjà trois mois que la guerre civile étripe l'Espagne. La rébellion franquiste, le vieux philosophe, qui fut socialiste et le grand intellectuel de la République espagnole, l'a soutenue. Parce que la République lui faisait peur. À cause des grèves, des violences, des incendies d'églises, désordres qu'elle a suscités et auxquels elle est incapable de mettre fin. Il croit que les militaires vont réinstaurer l'ordre et regagner leurs casernes. Et que ses amis républicains arrêtés seront relâchés peu à peu. Il se trompe.

Mais ce 12 octobre 1936, le voilà qui prend brusquement la parole dans l'amphithéâtre bondé de phalangistes et de militaires. Il vient d'entendre le cri terrible de *Viva la muerte* (Vive la mort) lancé par l'auditoire parmi laquelle se trouve le général Millán-Astray, l'officier le plus décoré du pays, spectre incarné de la guerre : il est borgne, a perdu un bras et des doigts à l'autre main. Il l'attaque frontalement : « *À l'instant, je viens d'entendre un cri mortifère et insensé : "Vive la mort !" Et, moi qui ai passé ma vie à forger des paradoxes, je peux vous dire avec l'autorité d'un expert que ce paradoxe incongru me répugne.* » Il ajoute : « *Le général Millán-Astray est un infirme. Tout comme l'était Cervantès. Un infirme qui n'a pas la grandeur spirituelle de Cervantès est porté à rechercher un terrible soulagement en multipliant les mutilés autour de lui. Millán-Astray aimerait recréer l'Espagne de toutes pièces, une création à son image et à sa ressemblance ; c'est pour cette raison qu'il souhaite voir une Espagne mutilée.* »

Il faut imaginer la scène de son repentir. Un vieux philosophe, petit, chétif, fatigué, fragilisé par la mort de Concha, son épouse, et de plusieurs de ses neuf enfants, totalement seul et faisant face à une horde de loups menaçants. Il continue : « *Voici le temple de l'intelligence, et j'en suis le grand prêtre. C'est vous qui en profanez l'enceinte sacrée. Vous vaincrez parce que vous avez plus de force bestiale qu'il n'en faut. Mais vous ne convaincrez pas. Car pour convaincre, il vous faudrait ce qu'il vous manque : la raison et le droit dans votre combat.* »

C'est la femme de Franco qui le sauva du lynchage. Mais il fut chassé de son université, de son logement, assigné à résidence et tous ses amis se détournèrent de lui. Bravant les regards hostiles, il continua d'aller chaque soir jusqu'à sa mort dans un autre café de Salamanque, le Novelty, sur la magnifique Plaza Mayor.

Quelques rues plus loin, en face de l'université, on trouve la statue d'une autre figure : Fray Luis de Léon. Grand théologien mais aussi philosophe, philologue, économiste, juriste, musicien, poète, il fut le plus bel exemple d'humanité du Siècle d'Or, enseignant que Dieu ayant créé les hommes égaux, la loi devait s'appliquer à eux de la même manière. L'inquisition s'en mêla et on le jeta au cachot pendant cinq ans. Une fois blanchi et quoiqu'affaibli, il retrouva ses chers étudiants et, pour signifier que ni la geôle ni les tortures ne l'avaient changé, il commença son cours par cette extraordinaire formule : « *Nous le disions hier et nous le dirons demain.* »

À leurs époques fussent-elles terribles, Unamuno et Fray Luis ont témoigné au péril de leur vie qu'il ne faut jamais se taire, que « *le silence est le pire des mensonges* ». On dirait qu'ils s'adressent encore aux dirigeants européens qui, comme l'a montré la récente réintégration de la Russie dans le Conseil de l'Europe – celui-ci ressemble désormais à une chambre d'enregistrement des violations du droit international –, campent dans une lâcheté silencieuse non seulement face à Poutine, mais aussi à Trump, sans parler de la désertion accablante de ce Conseil du théâtre du Proche-Orient. Maigre consolation avec un dernier verre au café du Brouillard.

Francophonie

Les Prix de l'Académie française
Le palmarès des prix de l'Académie française 2019 vient d'être dévoilé. Parmi les lauréats : Régis Debray, Grand Prix de littérature ; Abdeljalil Lahjomri (Maroc) et Petr Kral (République tchèque), Grand prix de la francophonie ; Jean Pruvost, Grande médaille de la francophonie ; Vincent Delerm, Grande médaille de la chanson française ; James Sacré, prix Théophile Gautier ; Diane Mazloum, prix AMIC pour son deuxième roman *L'Âge d'or* paru aux éditions Lattès.

L'image du mois

La mémoire renouvelée du regard sur le monde arabe
La Fondation arabe pour l'image, association à but non lucratif engagée depuis les années 90 à préserver et mettre en valeur les fonds photographiques qui lui sont confiés, vient de lancer son nouveau site Internet (*http://arabimagefoundation.com*). Divisé en quatre sections principales, le site donne un accès à toutes les collections digitalisées. Il est aussi une plateforme d'échange, de discussion et d'exploration autour de l'image. Il présente toutes les expositions passées, présentes et à venir, ainsi que les publications qui ont été générées par la FAI ou à partir de son fonds par des commissaires d'exposition. Il engage enfin un large public – étudiants, artistes, archivistes, chercheurs, enseignants et… curieux – à passer dans les locaux de la fondation, profiter de la bibliothèque, comprendre le travail de conservation et découvrir l'immense richesse d'une partie de notre mémoire, enfin accessible à tous.

Autoportrait au verre © Mario Medawar, 1965 env. / Fondation arabe pour l'image - collection Famille Medawar

Actualité

Halte à la taxation des livres !

D.R.

Les autorités libanaises ayant eu la mauvaise idée de taxer les livres importés pour contribuer à renflouer leurs caisses, *L'Orient littéraire* a interrogé Maroun Nehmé, président du syndicat des importateurs de livres au Liban, à propos de ce projet qui risquerait de porter un coup très grave à un secteur déjà sinistré et à la culture en général :

Comment jugez-vous la volonté affichée de nos dirigeants et parlementaires de taxer les livres importés ?

Il est important de dénoncer le projet de taxation des ouvrages importés, particulièrement européens, dans le contexte du Budget 2019, et fort probablement celui de 2020. La taxation des livres, comme pour un grand nombre de produits européens, porterait un coup sévère aux traités signés avec la communauté européenne. De même, elle est contre-productive car elle ne favorise aucunement la production locale qui ne saurait la concurrencer. Son impact est symboliquement important, mais il serait insignifiant sur le plan macro-économique, et son apport aux recettes de l'État très limité.

Le livre est-il une marchandise comme une autre ?

Le Syndicat des importateurs de livres est soucieux de préserver les acquis des conventions de Berne et de Florence concernant la libre circulation et la non-taxation des biens culturels, notamment du livre sous format papier. Le livre n'est évidemment pas un produit comme un autre et il existe désormais, de par sa numérisation, une relation privilégiée et directe entre le livre et son lecteur. Il n'est donc comparable à aucune autre « marchandise », et il peut théoriquement traverser librement toutes les frontières. Son immatérialité est garante de sa liberté.

Quel serait l'impact d'une telle mesure sur le secteur du livre et sur les lecteurs ?

L'impact sur le secteur livre sous format papier serait très négatif. Les 2% annoncés se traduiront en 6 à 7% au niveau du prix public, vu le système de calcul des douanes. Le noyau dur des lecteurs serait fortement pénalisé et les importateurs contraints de limiter la diversité de l'offre !

Bande dessinée

La magie du retour à la nature

LES GRANDS ESPACES de Catherine Meurisse, *Dargaud, 2018, 92 p.*

C'est dans la lignée de son album *La Légèreté*, publié en 2016, et dans lequel elle cherchait le chemin d'un retour à une forme de sérénité après les attentats de *Charlie Hebdo*, où elle travailla pendant plus de dix ans, que Catherine Meurisse publie *Les Grands Espaces*.

Elle rend cette fois visite à la petite fille qu'elle était jadis. Nous sommes à cheval entre les années 80 et 90. Cette période marque un tournant dans la vie de sa petite famille. Âgée d'une dizaine d'années, elle suit ses parents décidés à quitter la ville et à élever leurs deux filles dans un environnement naturel en campagne. Les voilà rachetant les vestiges d'une ferme abandonnée et entamant sa remise à neuf à leur goût. Il y a, dans cette volonté de construire ce qui sera leur lieu de vie sur le long terme, l'idée de remodeler le quotidien à leur manière. D'installer des rituels. Comment aménager ce terrain vaste et vierge ? Entre organisation et improvisation, le processus suit doucement son cours. Pourquoi ne pas installer un portique, ici, en plein milieu des herbes ?

Deux maîtres à penser guident cette famille de fervents lecteurs : Marcel Proust et Pierre Lotti qui, comme le dit simplement le père : « (…) *ont dit ce qu'on ressentait, mais en mieux* ». Et d'ajouter : « *Ils sont précieux.* » Anecdote savoureuse : lorsque, tardivement, la famille découvre qu'un arbre qu'ils croyaient appartenir au terrain des voisins s'avère être en réalité sur le leur, ils le baptisent Swann. Aller chercher le repos à son ombre devient pour les enfants « *aller du côté de chez Swann* ».

À travers le récit de ces années d'enfance, Catherine Meurisse parle aussi de ce qui change et de ce qui reste. Il y a chez ses parents une volonté d'installer un mode de vie durable. La campagne, c'est le lieu des changements au quotidien, mais c'est surtout le lieu des « *choses qui reviennent* ». Si ses parents sont à l'âge de souhaiter cette permanence, Catherine est à celui des grands bouleversements et des découvertes qui façonnent, à commencer par une virée à la capitale, marquée par la visite du Louvre. Alors que ses camarades de classe s'engouffrent dans le trouble de la puberté qui les rend plus que jamais autocentrés, elle vit celui de la découverte des différentes manières qu'ont les artistes de traduire le monde et qui la projette au-delà d'elle-même. Dès lors, la nature qu'elle habite est vue d'un regard neuf, voire de milliers de regards. Le récit des *Grands Espaces* nous rappelle combien cette dialectique entre les racines terrestres et la vision qui élève est bienfaisante.

Forgé au dessin de presse, le trait de Catherine Meurisse est délicieux de drôlerie, d'attitudes bien vues posées en quelques sobres coups de crayons. Mais ce qui frappe également, c'est la manière dont elle enrobe ses personnages de décors aux textures riches, apaisantes, au trait amoureux et caressant. Ces végétations au crayon velouté, c'est une enveloppe d'amour qui enlace les personnages.

Car Catherine Meurisse raconte ce récit d'enfance avec un amour préalable à tout, comme hypothèse de base.

Ralph DOUMIT

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

	Auteur	Titre	Éditions
1	Amin Maalouf	**LE NAUFRAGE DES CIVILISATIONS**	*Grasset*
2	Marc Levy	**GHOST IN LOVE**	*Robert Laffont*
3	Gabriel Boustany	**LES ARROGANTS**	*JC Lattès*
4	Guillaume Musso	**LA VIE SECRÈTE DES ÉCRIVAINS**	*Calmann-Lévy*
5	El James	**MISTER**	*Lattès*
6	Jean-Christophe Rufin	**LES SEPT MARIAGES D'EDGAR ET LUDMILLA**	*Gallimard*
7	Fady Noun	**PRIER QUINZE JOURS AVEC SAINT CHARBEL**	*Nouvelle Cité*
8	Georgia Makhlouf	**PORT-AU-PRINCE ALLER-RETOUR**	*L'Orient des Livres/La Cheminante*
9	Bob Woodward	**PEUR, TRUMP À LA MAISON BLANCHE**	*Seuil*
10	Camilla Läckberg	**LA CAGE DORÉE**	*Actes Sud*

Agenda

Le Prix de littérature arabe
Le Prix de littérature arabe, décerné par la Fondation Lagardère en partenariat avec l'Institut du monde arabe, sera décerné le 17 septembre prochain. La remise du prix aura lieu le 6 novembre à l'IMA.

Bookyard à Bécharré

D.R.

Cet été Bookyard, le marché où l'on achète, vend, échange des livres anciens ou usagés, se tiendra à Bécharré du 15 au 18 août, en collaboration avec la bibliothèque municipale Gibran Khalil Gibran qui vient de rouvrir ses portes après une longue fermeture.

Actualité

Le prix Aujourd'hui à Amin Maalouf

L'académicien Amin Maalouf vient de recevoir le prix Aujourd'hui, doté de 45 000 Euros, pour son dernier livre *Le Naufrage des civilisations* paru aux éditions Grasset. Un Prix spécial lui a été également décerné par le jury du Prix du Livre de Géopolitique 2019 présidé par Jean-Yves Le Drian, ministre de l'Europe et des Affaires étrangères « *pour les exceptionnelles qualités de son ouvrage* ».

Le prix du Salon du livre de Montreux à Alexandre Najjar

Le Prix du Salon du livre de Montreux 2019 vient d'être attribué à *Harry et Franz* d'Alexandre Najjar qui a déjà obtenu le Prix Spiritualité d'aujourd'hui et a été sélectionné pour le Prix Interallié.

Actu BD

Les Mondes d'Aldébaran

Le tome 2 de la série *Les Mondes d'Aldébaran*, intitulé *Retour sur Aldébaran*, vient de paraître chez Dargaud. Il nous transporte, grâce à un groupe de scientifiques mené par Kim, sur une planète inconnue où les aventures les plus inattendues vont se succéder…

Dostoïevski en BD
Le roman de Dostoïevski *Crime et châtiment* a été adapté en bande dessinée par Bastien Loukia. L'album paraîtra aux éditions Philippe Rey le 5 septembre prochain.

Un putain de salopard

Régis Loisel et Olivier Pont viennent de publier le premier tome d'un western amazonien intitulé *Un putain de salopard* aux éditions Rue de Sèvres. Passionnant !

Afrikakorps

Après le succès de la série *L'Armée de l'ombre*, Olivier Speltens nous replonge dans l'univers de la Seconde Guerre mondiale à travers une nouvelle série intitulée *Afrikakorps*, parue aux éditions Paquet.

Instants d'après

Dans ce recueil de nouvelles de science-fiction édité par Komikku, Daisuke Imai, connu pour ses séries *Sangsues* et plus récemment *Destins Parallèles*, nous présente de nouvelles introspections teintées de technologie. Celle-ci régit la vie de tous les protagonistes mais, de façon bien différente. L'auteur entend ainsi prouver l'étendue des dangers que peut susciter un abus de consommation numérique.

Hazem Saghieh : un voyage à travers les illusions des idéologies

© C. Charafeddine

Hazem Saghieh est l'un des critiques les plus virulents des idéologies anti-impérialistes qui prolifèrent dans le monde arabe depuis un peu moins d'un siècle. En effet, selon cet écrivain libanais et ancien éditorialiste au quotidien *al-Hayat*, toutes ces idéologies, qu'elles soient d'inspiration nationaliste, marxiste ou islamique, sont sous-tendues par une pensée réductionniste et binaire selon laquelle l'Autre serait le foyer de tout mal et le Moi la source de toute pureté. Pour Saghieh, cette forme de pensée se cristallise souvent en une doctrine du salut qui, en promettant un avenir radieux après la victoire définitive sur l'ennemi – Israël, l'Occident, le capitalisme, etc. –, camoufle les complexités de la vie politique et se trouve, de ce fait, impuissante à rendre compte du réel.

Né en 1951, cet essayiste au style souvent sarcastique fut lui-même envoûté par les doctrines du salut panarabistes et gauchistes, ceci dès sa première adolescence. Ainsi, des années 1960 jusqu'aux années 1980, il aura été tour à tour nassériste, nationaliste syrien, marxiste puis khomeyniste avant de rompre avec « *toutes les formes de la pensée totalitaire* » et de se tourner vers le libéralisme politique, positionnement qui est toujours le sien.

Dans *Ceci n'est pas une autobiographie,* traduit en français par Samy Dorlian, Hazem Saghieh revient sur cette période mouvementée de sa vie pour dresser un portrait hautement satirique de lui-même en tant que jeune intellectuel fourvoyé et dont le cerveau est constamment sur le point d'exploser tant il est gorgé de chimères idéologiques. Rencontre avec l'auteur à l'occasion de la parution de cette traduction.

Le parcours personnel que vous relatez ressemble moins à des transitions successives d'une idéologie à une autre qu'à un voyage à travers des mythologies, des légendes, des illusions. C'est comme si les grandes idéologies qui ont dominé dans le monde arabe étaient tellement dépourvues de contenu politique véritable…

Paradoxalement, notre activité politique s'exerce à l'encontre de la politique proprement dite. Car faire de la politique sans prendre l'État-nation comme point de départ revient à jouer au football avant de tracer le terrain. Je ne parle ni du chauvinisme ni du patriotisme, je dis seulement que les idéologies modernes qui ont été dominantes chez nous, comme le nationalisme arabe ou le marxisme, ont complètement refusé, voire ignoré le principe même de l'État-nation.
Pour contextualiser, il faudrait évoquer les deux grandes conceptions de la nation qui s'étaient cristallisées lors du conflit franco-allemand sur l'Alsace-Lorraine : la théorie allemande qui définit la nation par l'unité de la langue et de la race, et la théorie française qui fait reposer la nation sur la volonté d'un peuple de constituer une entité politique.
Quand la France et le Royaume-Uni ont mis en place le système des mandats et nous ont casés dans ces compartiments que sont les États-nations, nous aurions pu alors adopter le modèle français de la nation, qui est plus démocratique et plus progressiste car il garantit la prééminence de l'État sur la nation. Nous aurions donc pu développer des allégeances à ces États, à ces pays nouvellement créés, mais nous nous sommes implicitement alignés sur le modèle allemand qui donne la prééminence à la nation et avons, par conséquent, refusé les États en place.

Quelles en ont été les conséquences ?

Ce refus a régenté la conscience politique arabe moderne et a entraîné une rupture avec la réalité, ce qu'illustre parfaitement le fait de faire de la politique dans un pays dont tu ne reconnais pas la légitimité. C'est l'une des raisons qui a rendu notre pensée politique moderne si marginale, incapable de remplir le vide que les allégeances communautaires et confessionnelles sont venues combler lors d'une étape ultérieure. Malgré leur caractère dégénérescent et arriéré, ces allégeances répondent à de vrais intérêts et sont beaucoup plus en contact avec la réalité.
Par ailleurs, du fait que nos expériences politiques sont demeurées coupées de leurs racines étatiques, notre interaction avec la pensée politique moderne a été superficielle. En France ou en Italie par exemple, on avait assisté à un enrichissement mutuel entre la pensée marxiste et une certaine élite intellectuelle. Hormis quelques rares cas, ce phénomène n'a pas eu d'équivalent chez nous car notre rapport à la pensée occidentale a été non-critique.

Que ce soit vous ou des personnes que vous avez connues, les exemples de jeunes subjugués par la politique abondent dans votre livre. Qu'est-ce qui explique ce degré extrême de politisation ?

J'ai tendance à distinguer entre deux types de société. D'une part, celles qui possèdent une vie politique et où, de ce fait, les citoyens ne sont généralement pas très politisés et ne parlent pas trop de politique ; c'est le cas, par exemple, des démocraties occidentales. Et d'autre part, les sociétés qui, comme les nôtres, sont privées de politique, mais où le degré de politisation est très élevé. Si, chez nous, la politique est tellement prégnante dans nos conversations, c'est parce qu'elle sert de déversoir à beaucoup de choses qui ont peu de rapport avec elle. Tes conflits avec d'autres personnes, tes conflits avec tes parents, ton désir inconscient de tuer le père, la frustration ressentie par les jeunes… tout cela trouve un exutoire dans la politique. Et je pense que pareil degré de politisation est nocif, car il entrave l'interaction de l'individu avec beaucoup d'autres choses qui sont plus vastes que la politique, plus belles, plus enrichissantes.

> « Détruire l'État ne permet à rien de meilleur d'émerger du sein de la société. »

Ce qui aggrave encore le problème est le fait que le milieu familial, au lieu de transmettre à un jeune une tradition politique (conservatrice, libérale, de gauche, etc.) dans laquelle il pourrait s'inscrire ou contre laquelle il pourrait se rebeller, lui inocule des allégeances confessionnelles, tribales et communautaires. Se purifier plus tard de ces dernières lui demandera beaucoup de temps et d'effort.

Pourquoi avez-vous mis si longtemps à rompre avec les idéologies que vous considérez maintenant comme des illusions ? Et comment cette rupture s'est-elle faite ?

Dans ma jeunesse, j'avais peut-être exprimé avec plus d'acuité une certaine aspiration, un certain désir propre à ma génération, celui d'être radical, d'être quelqu'un qui s'oppose à tout ce qui est commun et conventionnel. Et je crois que la grande gifle que j'ai reçue – même si ses effets ont tardé à se manifester – a été la « guerre de deux ans » (les deux premières années de la guerre civile libanaise). Elle nous a révélé deux choses essentielles. Premièrement, que l'impossibilité d'unir les composantes de la société libanaise – les chrétiens et les musulmans – en une seule entité rend également impossible la création d'une entité plus large qui comprendrait, par exemple, les nations arabes. Deuxièmement, que détruire l'État ne permet à rien de meilleur d'émerger du sein de la société. Je parle spécifiquement de l'État libanais d'avant la guerre et non pas des régimes totalitaires comme ceux de Saddam ou d'Assad. Car, en fin de compte, l'État libanais d'avant 1975 était plus ou moins acceptable. Malgré les très nombreuses réserves qu'on peut émettre sur lui, ce n'était pas un État tyrannique et il ne bloquait pas la vie politique. Le changement par le moyen de la politique était alors possible. La destruction d'un tel État a eu pour effet que la violence dont il canalisait une partie par le moyen de ses institutions a explosé dans les rues où elle a atteint son apogée. Alors s'est brisée notre image idéalisée de nous-même, l'image selon laquelle nous n'étions pas sectaires puisque nous croyions que c'était les autres, l'État, la bourgeoisie, le colonialisme qui nous avaient rendus ainsi.

> « Nous nous étions trompés. Point à la ligne. Pas besoin d'excuses. »

Vous racontez votre passé avec beaucoup de détachement et de dérision. Cela ne camoufle-t-il pas certains aspects essentiels de l'expérience que vous avez vécue ?

Je m'étonne toujours d'entendre quelqu'un dire qu'il est fier de son passé, de son parcours personnel. Moi, je ne le suis pas. Lorsque je me rappelle la personne que je fus, je trouve qu'elle ne ressemble guère à ce que je suis actuellement. Je pense que cette rupture avec ce qu'on a été – c'est-à-dire procéder à une véritable autocritique, s'arrêter et se dire : je ne suis plus tel que j'étais – est quelque chose de sain. Car se présenter comme une continuité est un compromis avec l'erreur. Je ne prétends pas être dans le vrai maintenant, mais je pense que suis plus proche de la réalité. Une personne capable de justifier toutes les étapes de son passé possède une représentation tuméfiée de son propre Moi ; c'est une personne qui peut défendre tout ce qu'elle aurait pu faire durant sa vie, et rien ne peut donc lui permettre de s'approcher de la vérité.
Nous nous étions trompés. Point à la ligne. Pas besoin d'excuses. Nous étions étourdis, et nos étourderies ont peut-être coûté des vies. Certains combattants avaient peut-être lu des choses que moi ou d'autres avions écrites.

Qu'est-ce qui vous assure que vos opinions politiques actuelles ne relèvent pas, comme jadis, du domaine de l'illusion ?

J'admets que je peux être dans l'erreur comme auparavant. Il y a cependant deux différences. Tout d'abord, les idées que je défends n'ont pas encore été essayées dans notre région, contrairement au nationalisme arabe, au socialisme et à l'islam politique. Nous n'avons encore jamais vécu une expérience libérale et démocratique. La pensée libérale ne présente aucune solution définitive, mais elle fournit des outils qui permettent de progresser lentement, en résolvant une difficulté après l'autre. Pour cette pensée, la vie elle-même pose problème et je dirais que seul un mur ne renvoie jamais de problème.
À l'opposé de cette vision, les idéologies dominantes dans le monde arabe sont des doctrines du salut qui promettent le paradis sur terre après la levée d'un seul et grand obstacle : la fragmentation colonialiste de la nation pour le panarabiste, la bourgeoisie pour le marxiste, l'influence occidentale pour l'islamiste, etc. Les jeunes se passionnent souvent pour ces doctrines réductionnistes. Il est par contre bien plus difficile de les convaincre des vertus de la vie démocratique, car celle-ci souffre de beaucoup de problèmes et n'est jamais exempte de la corruption. Dire à un jeune qu'il faut lutter contre cette corruption dans le cadre d'un processus politique le séduit beaucoup moins que les exhortations à renverser tout l'ordre social.
La seconde différence, c'est que je ne défends plus mes idées avec la même véhémence et le même militantisme. Ah, si seulement vous pouviez lire ce que j'écrivais vers la fin des années 1970, mes louanges dithyrambiques de la résistance palestinienne, du Mouvement national libanais et de la révolution iranienne ! Du reste, sur qui peut-on écrire de cette manière à présent ? D'Angela Merkel ? Peut-on, par exemple, dire : Angela Merkel, notre guide vers la gloire ?

Propos recueillis par
Tarek Abi Samra

CECI N'EST PAS UNE AUTOBIOGRAPHIE : LES VICISSITUDES DU PROCHE-ORIENT ARABE À TRAVERS LE PARCOURS D'UN INTELLECTUEL LIBANAIS (ANNÉES 1950-ANNÉES 1980) de Hazem Saghieh, traduit de l'arabe par Samy Dorlian, *L'Harmattan, 2019, 176 p.*

Essai

LA LONGUE NUIT SYRIENNE de Michel Duclos, *éditions de l'Observatoire, 2019, 240 p.*

La Syrie des Assad : l'histoire sans fin

Michel Duclos a suivi les affaires syriennes comme numéro 2 de la délégation française à l'ONU de 2002 à 2006, puis comme ambassadeur de France en Syrie de 2006 à 2009. Dans ses fonctions suivantes, il a maintenu ses contacts avec ce pays. Ce livre est ainsi à la convergence des souvenirs et des analyses d'un diplomate expérimenté. Au centre de sa réflexion se trouve la question du recours légitime à la force, c'est-à-dire entre la « *responsabilité à protéger* » les populations définie en 2005 et l'intervention militaire russe qui, si elle peut être définie comme légale, se fait dans le non-respect absolu des règles du droit de la guerre à commencer par le bombardement indiscriminé des populations civiles.

Une première partie est consacrée à la reprise des relations politiques entre la France et la Syrie sous le mandat de Sarkozy. La question essentielle est comme toujours celle des affaires libanaises. Le rôle des émissaires présidentiels, en particulier Claude Guéant, est mis en valeur. Mais la conclusion est nette : la capacité d'influence des Occidentaux sur les Assad est proche de zéro ; ni la stratégie d'isolement ni l'offre de dialogue n'ont modifié la politique syrienne, pour la raison simple que c'est la nature du régime qui détermine cette politique.

La deuxième partie porte sur la nature du régime : un système totalitaire fondé sur une matrice tribale. Le premier cercle est la famille Assad qui se considère comme propriétaire du pays et Bachar est bien le chef de cette famille. Le deuxième cercle est constitué des services de renseignements et des milieux

D.R.

affairistes qui vivent en complète symbiose. Le troisième cercle est la « Syrie officielle » avec le Baas et l'appareil d'État. Tous ces fonctionnaires ne sont que des « employés » des deux premiers cercles.

La contradiction du régime se situe dans le fait qu'en même temps il se considère comme propriétaire du pays et comme illégitime, d'où le recours immédiat à la violence plutôt qu'à la concession politique. La guerre civile se comprend dans ce cadre. Elle s'est rapidement mondialisée du fait de la pluralité des acteurs extérieurs, mais le fil directeur se trouve dans l'asymétrie des interventions extérieures : soutien total de la Russie et de l'Iran au régime, actions troubles des puissances sunnites vis-à-vis de la rébellion, mollesse sur tous les fronts des Occidentaux. Plusieurs fois le régime de Damas a été au bord de l'effondrement et a été sauvé par ses parrains extérieurs. L'opposition démocratique a été progressivement annihilée au profit d'une confessionnalisation/mondialisation du conflit. Les Occidentaux, qui ne voulaient pas intervenir sur le terrain, ont été contraints de le faire par la lutte contre l'État islamique.

La quatrième partie est consacrée à un portrait de Bachar al-Assad. L'homme a été très longtemps sous-estimé. Il a bien été formé pour prendre la direction des affaires. C'est la nature même du régime, incapable de concevoir autre chose que de mater le soulèvement au prix de la destruction du pays, qui a fait de lui un criminel de masse : « *Dans ce paysage après la bataille, Bachar al-Assad lui-même n'est plus guère qu'un seigneur de la guerre, tributaire des subsides des nouveaux affairistes, exerçant un pouvoir encore plus personnel mais sur un espace réduit d'une part en raison du découpage du pays en zones d'influence et d'autre part du fait des interférences iraniennes et russes dans tous les domaines.* »

Seul le pouvoir compte pour lui. Il gagne du temps sans rien céder puisque le premier impératif est de survivre. Il procède à un remodelage démographique du pays avec l'installation de populations chiites dans les régions clé et le non-retour de la plus grande partie des réfugiés à l'extérieur. L'expérience a montré qu'il était vain de dialoguer avec lui, mais il continuera de jouer longtemps sur sa capacité de nuisance.

Ce livre d'un peu plus de 200 pages est d'une très grande clarté d'expression. Les portraits comme les analyses nous disent des choses effrayantes, d'où la nécessité de le lire pour dissiper les dernières illusions que l'on pouvait avoir.

Henry LAURENS

Les ovnis poétiques de Justyna Bargielska

La poète polonaise Justyna Bargielska organise dans son écriture des rencontres inouïes entre imageries transformées à partir de mythes, publicités, fables, faits divers, arts plastiques, souvenirs personnels. De son ton qui échappe à l'usuel surgit une poésie radicale !

NUDELMAN de Justyna Bargielska, traduit du polonais et introduction par Isabelle Macor, *éditions Lanskine, 2019, 72 p.*

C'est la première fois que l'écriture poétique de Justyna Bargielsa, poète et romancière polonaise née en 1977, peut être lue en français. Ses ouvrages ont été nominés à de prestigieux prix littéraires dans son pays, et distingués notamment par le prix R.M. Rilke en 2001 et par le prix de Gdynia en 2010 et 2011. La poésie de Bargielska n'a rien de consensuel ou d'attendu. Elle rôde puis s'installe en empruntant à l'inhabituel.

La Rio Negra « (…) *Certaines écrivent des vers du type 'ça m'allume d'être si maigre',/ d'autres du type 'je suis plutôt grosse, mais j'allume les autres'./Moi j'écris des vers du type 'ça m'allume de ne pas être du tout'.* »

Si à première vue le corps, en ses organes et fonctions, semble caractériser la poésie de Justyna Bargielska, une relecture attentive suggère également l'ascendant du cérébral dans ses visions poétiques, tant via ses productions conceptuelles ou fantasmatiques. C'est comme si la médiation de l'intellect inscrite poétiquement rendait la corporéité – même lorsque fragmentée, abimée, effractée, dépecée – à nouveau possible et en trouvait les accès. Comme si la part explicite des mots et de leurs images, véhiculée par un humour noir et un sens original de l'absurde, pouvait ainsi approcher la chair émue, la violence du ressenti.

700e anniversaire de l'aéroport de Lodz « *Le moment de l'aventure est venu, dit le roi. J'ai longuement réfléchi et décidé d'épouser la princesse/ bien qu'elle soit faite de corde, et peut-être justement pour cela./ Il y a des représentations entières dans lesquelles ne jouent/ à vrai dire que des cordes. Ce sont les cordes qui jouent dans la plupart/ des représentations/ et elles jouent sans aucun doute dans cette dernière./ Vous vous rappelez le poème, demande la princesse,/ où je m'enroule autour des chiottes comme une Skoda autour d'un arbre,/ et ensuite ils m'amputent du haut et du bas, il ne reste que la ceinture ?/ C'était l'un de ces arbres que l'on voit depuis le cosmos.* »

Il est question dans les poèmes de Justyna Bargielska du corps de la femme et de ses choix : sexualité, maternité, solitude, violence, amour et mort. Et pourtant ce n'est pas ce qui demeure dans le souvenir, après l'avoir lue. Reste sa pensée profondément atypique et radicale, difficilement descriptible. Souvent, c'est dans la dynamique de la rencontre entre le titre et le corpus que surgissent ses poèmes. Il y aurait chez Bargielska comme une quête absolue d'émancipation.

Je parle de « *Donc tu te demandes si je vais partir en vacances ?/ Fort comme un chêne mon fils tète mon sein dans lequel il y a encore du lait,/ et tu n'y peux rien. Personne n'y peut rien,/ tant que mon fils est là il y a du lait. Et le lait sera là/ quand toi tu ne seras plus nulle part./ Tu ne seras plus nulle part et moi je partirai en vacances/ et je lirai un livre sur les lapins/ dans lequel ces lapins et d'autres lapins/ écriront des poèmes de lapin, lutteront pour la préservation des lapins,/ auront une vie sexuelle de lapins./ Puis je reposerai le livre et sauterai/ dans l'eau/ qui deviendra blanche comme une fourrure de lapin.* »

Le désir d'émancipation dans les poèmes de Bargielska va au-delà des notions de genre, de code, de culture ou d'époque, même si les champs lexicaux de sa poésie, très hétéroclites dans leurs références, sont bien contemporains. Cette quête prend racine dans l'enfance détournée par l'obscur et le cruel. Justyna Bargielska a une voix reconnaissable par sa fantaisie nimbée de folie, tout en échappant au dessein apparent, qu'elle s'est, pour elle-même, esquissé. Au cœur du paradoxe entre liberté et captivité fondamentales, chacun de ses poèmes est un petit ovni de la pensée.

RITTA BADDOURA

© Anna Bedyńska

Les fuseaux horaires du poète voyageur

UN CRI FENDU EN MILLE d'Yvon Le Men, *Bruno Doucet, 2018, 160 p.*

Le Prix Goncourt de la poésie qui, contrairement à son frère romanesque, couronne l'ensemble d'une œuvre, vient d'être attribué à Yvon Le Men. Parmi ceux et celles qui l'ont précédé dans cette prestigieuse distinction, il y a des poètes que les colonnes de *L'Orient littéraire* ont accueilli(e)s : Yves Bonnefoy, Guillevic, Estéban, Andrée Chedid, Vénus Khoury, Jaccottet ou Marc Alyn.

© Arnaud Février / Flammarion

Force est d'en prendre acte : le parti pris du Goncourt est de privilégier la poésie hors du vase clos qui fait éclater le langage au profit de l'universalisme du mot dans sa simple nudité, telle une main tendue vers autrui, vers l'« *ami de l'autre côté de l'océan* ».

Dans l'un des plus récents recueils intitulé *Un cri fendu en mille*, mais également dans l'ensemble de son œuvre qui compte plus de vingt-cinq titres, Yvon Le Men inscrit sa poésie dans la tradition d'un Blaise Cendrars dont le martellement des mots fait écho à la marche de la terre humaine, à la cadence des départs et de l'amitié, au « *tour du monde en 80 poèmes* », de « *Saint-Malo à Bamako, de Sarajevo à Sao Paulo* », jouant au cerceau avec les fuseaux horaires, le poète voyageur se fait « *passeur des poètes* ».

Car notre globe est « *un par l'air par le feu, sur la terre et sur l'eau* » et si les « *noms claquent sur la carte* », c'est parce que notre humanité est unique sur la face de toute chose. Le Men va au « *chevet du regard* ». Les continents que le poète traverse pour se « *mêler aux conversations qui parcourent le monde* » sont des « *radeaux perdus* » comme l'évoque le sous-titre du recueil. Et Le Men témoigne. Dans son prologue, il cite Jean Malrieu pour fonder sa déontologie poétique : « *Un étranger est venu qui raconte notre vie* ». Les douleurs des peuples et des individus l'ont « *ravagé* ». Et si ses récits apportent un brin de clarification et de fraternité, ce sera cela de gagné sur la confusion.

Partir. Par empathie. Mon pays « (…) *que j'ai envie de quitter pour le retrouver, de le quitter encore pour le retrouver encore, mais à la vitesse de la lumière, par les yeux les bras les mains par le corps tout entier qui sera l'autre corps comme on sert son pays natal dans les bras* ».

Et Beyrouth. Et la Palestine.
Dans un poème qu'il consacre au Liban, Le Men a cette belle formule au sujet des Libanais qu'il qualifie de « *nom fragile de l'humanité* ». « *Le pays des cèdres coud le ciel avec la terre* ». Les Libanais « *se partagent leur pays avec Dieu/ qu'ils découpèrent en morceaux/ entre le 14 avril 1975 et le 13 octobre 1991* ».

Au sujet des Palestiniens que le poème intitulé « Un peuple de trop sur la terre » rend à la vie selon de l'exergue de Mahmoud Darwich : « *Les camps de Sabra Chatila qui ne sont pays nulle part sur la carte/ mais sont les pays de ceux qui n'en ont pas/n'en ont plus* ».

Dans l'aéroport de Doha, Yvon Le Men ne recule pas à recopier le tableau électronique des départs :

« *5h30 Istanbul/6h30 Phuket/6h35 Londres/ 6h40 Tokyo… 7h15 Irbil/ 7h20 Singapour/ 7h25 Milan/ 7h30 Paris* ». Le transsibérien avec toute sa prose est si loin de Montmartre. Le Prix Goncourt de la poésie ne recule pas à casser la baraque de l'expérimentation, surréaliste ou autre, en faveur d'un monde qui n'est globalisé que par le cœur.

ANTOINE BOULAD

Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOUL

Nos chers expats

Un beau jour, ils ont décidé de quitter le vieux pays. Boulot peu attractif, besoin vital de sécurité, déception amoureuse, déconvenue politique, ou ras-le-bol de tout, peu importe. Ils sont partis.

Bien sûr, on a beaucoup pleuré. Ils nous ont manqué lors de la première communion du petit dernier et aussi pour le baptême de notre premier petit-fils et même à chaque fois que *téta* nous réunissait pour ses fameuses feuilles de vigne farcies, leur plat préféré. Beaucoup de fêtes de Pâques sont passées en leur absence (nos expats ne viennent jamais à Pâques, ils en oublient même la date) et on a mangé plein de *maamouls* sans eux. On a même enterré des oncles chéris et des tantines affectueuses sans qu'ils ne soient là lors de leurs derniers moments ni même pour leur « *quarantième* ».

Alors quand ils nous annoncent leur venue cet été, c'est la joie. On s'affaire pour redonner vie à leurs chambres délaissées, pour refaire le jardin « *comme avant* » et les cordons-bleus de la famille s'emploient à reproduire le plus fidèlement possible leurs recettes favorites. C'est drôle, on agit comme si on recevait des étrangers, on se montre sous son meilleur jour, ne tolérant aucun laisser-aller, comme si on n'avait pas passé notre enfance vautrés avec eux en pantoufles et pyjama sur le vieux canapé du salon !

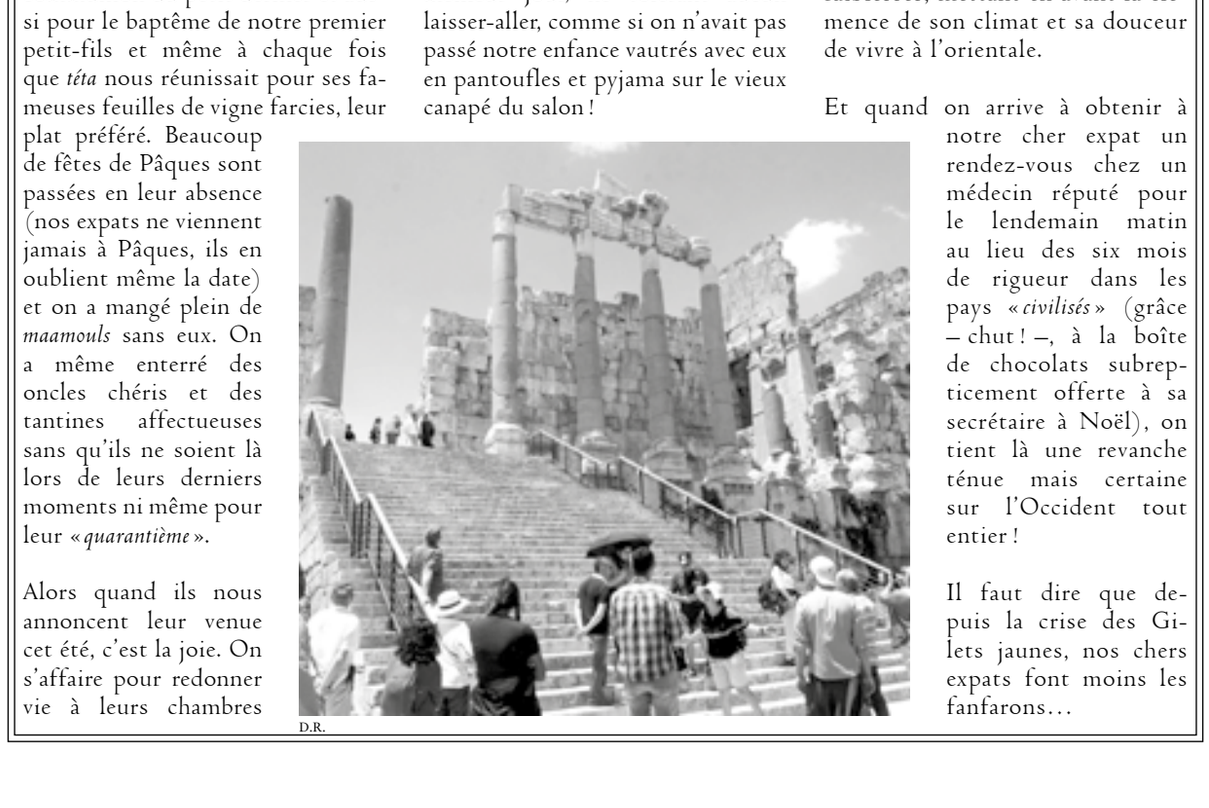
D.R.

Alors quand à l'arrivée, ils critiquent l'aéroport mal tenu, la circulation démente, la pollution de la mer et les passe-droits, on se retrouve dans la situation de celui qui a un gosse doué mais raté. Devenant les parents de ce cher vieux Liban, on le défend passionnément, aveuglément, sans objectivité aucune, camouflant ses faiblesses, mettant en avant la clémence de son climat et sa douceur de vivre à l'orientale.

Et quand on arrive à obtenir à notre cher expat un rendez-vous chez un médecin réputé pour le lendemain matin au lieu des six mois de rigueur dans les pays « *civilisés* » (grâce – chut ! –, à la boîte de chocolats subrepticement offerte à sa secrétaire à Noël), on tient là une revanche ténue mais certaine sur l'Occident tout entier !

Il faut dire que depuis la crise des Gilets jaunes, nos chers expats font moins les fanfarons…

Publicité



Poème d'ici

DE RIM BATTAL

D.R.

Née en 1987 à Casablanca, Rim Battal est poète et photographe. Après deux recueils de poèmes parus en 2015 et 2017, elle publie *Transport en commun* en 2019 (Lanskine). Dans un style sobre et teinté d'ironie, sa poésie noue l'intime et le sociopolitique. Ses vers consignent des faits et images révélateurs de situations de tensions, notamment en lien avec la condition féminine. En 2018, elle crée la Biennale intime de Poésies afin d'interroger et de réagir à la question de la non-rémunération des poètes. Rim Battal vit et travaille entre Marrakech et Paris.

Sainte-Melania

*

On dira :
Péril aviaire
Melania ;
Montre-leur ta crache-fontaine
Ta rime-à-nuire
TA CHATTE

Tes poils

Hurle de ta gorge profonde
Hurle de tes cinq langues

Méduse

Une femme au dos écrit gît sous la robe bleue
La femme gît dans elle-même c'est pour ça qu'elle ne se voit pas
La femme ne se voit pas car tout le monde la regarde
Elle ne voit que ce que ces yeux lui donnent à voir d'elle-même,
Que ce qu'on lui vole d'elle-même
Sa robe et ses jambes et son sourire titanic
Son body or
Et elle, hors de son body
Dans sa robe bleue Ciel
Bleue vierge
Melania vierge d'elle-même (…).

*

Ce pays est beau
Oh oui oui oui
Répondent les gens beaux

Les gens sont adorables
Oh oui oui oui
Répondent les gens adorables

Il y a le soleil tous les jours
Oh oui oui oui
Répondent les peaux Oréales, se secouent les cheveux d'or et les lèvres hyaluroniques
Sans ironie aucune

*

Ses cheveux à peine ses liens dociles et là pour les ans des ans
Une odeur
Une odeur précise. Elle gît sur la peau flotte subtile autour une chaleur en émane mesurable celle-là mais l'odeur La voix
La voix. Trébuche tremble, caressante et molle

La bouche encore ! ça ressemble à çui-ci à cella les yeux de
l'arrière-mamie le nez de maman l'oval de papa et tous s'y voient
S'y dessinent s'y superposent s'entre-félicitent s'accordent
Sur
Sa
Beau
Té

Zadig ou le retour dans le jardin de la presse papier

Éric Fottorino est romancier, auteur d'une dizaine de titres dont *Baisers au Cinéma* (2007) ou *L'Homme qui m'aimait tout bas* (2010), mais il est aussi un cycliste amateur et a vécu une grande carrière de journaliste. Grand reporter puis directeur du journal *Le Monde*, il passera dans le grand quotidien du soir vingt cinq ans qu'il raconte dans *Mon Tour du « Monde »*. Il était ainsi très bien placé pour tirer les conséquences du grand chamboulement médiatique, de la diffusion sans précèdent de ce flot ininterrompu d'informations en « direct » ou les mutations des supports de transmission appelés « *réseaux sociaux* ». Il tire le constat de manière percutante mais ne se laisse pas abattre : « *La presse écrite a perdu le combat du temps réel mais elle va gagner le combat du temps long.* »

Le programme est donc lancé, le modèle alternatif préconisé propose avant tout une presse sans publicité, libre de ses choix. Pourtant en France, comme ailleurs, la formule n'est pas neuve, elle est riche de quelques titres notoires et qui tournent toujours comme *Le Canard enchaîné*, *Charlie Hebdo* ou *Le Matricule des anges*. Pour le financement, on fera appel aux contributions des lecteurs et ce sera pour les projets de Fottorino un franc succès complété par un chiffre de ventes aussi inespéré (presque cent mille exemplaires vendus pour la première livraison de *Zadig*).

Première trouvaille *Le 1.*

En avril 2014, il lance avec Laurent Greilsamer, ancien du journal *Le Monde*, lui aussi une seule feuille dépliable sur papier « *ecolabellisé* » avec une durée de lecture estimée à une heure, encombrante à manier, mais c'est peut-être voulu pour que le lecteur ressente mieux les aspérités du support papier qu'on voudrait revaloriser. *Le 1* traite tous les mercredis d'un seul sujet par numéro (La France fait-elle encore rêver ? Macron philosophe en politique, le Vatican et ses complots, l'école et ses projets, les migrants, l'écologie et ses défis…) sous divers points de vue allant de l'histoire à la poésie en passant par la religion, l'anthropologie, la littérature ou le dessin… Les articles restent ici succincts mais avec le deuxième projet *America*, les textes prennent de l'ampleur.

Avec François Busnel, présentateur de l'émission littéraire « La Grande librairie », Éric Fottorino compte explorer les États-Unis sous la présidence de Donald Trump. Quatre numéros par an sur quatre ans, rien de plus, « *à hauteur d'homme* », à travers le regard de grands écrivains (longs entretiens avec Toni Morrisson, Don De Lillo, James Ellroy ou Paul Auster). Après la feuille dépliée, voici donc le « *mook* » avec ses deux cents pages et qui se situe entre le magazine et le livre : corriger les idées simplistes sur l'Amérique en plongeant dans un pays éclaté avec un regard sur la violence armée, sur les grands espaces de la nature encore sauvage, sur les femmes, le racisme, la foi religieuse ou les Amérindiens.

© Joël Saget / AFP

Avec *America*, Éric Fottorino compte explorer les États-Unis sous la présidence de Donald Trump.

Retour au pays enfin, avec le dernier projet en date, le nouveau trimestriel *Zadig*, où « *toutes les France racontent la France* ». Le deuxième numéro (été 2019) est paru sous le titre *La Nature et nous* avec des pages entières bondées des noms des donateurs. Le profil voulu à la revue ressemble fort à un titre fondé en 2012 puis relancé, à deux reprises, *Long Cours*, qui cherchait ses sujets « *en dehors du flux stressant et déformant de l'actualité* », prônant un journalisme d'enquête et accueillant des écrivains voyageurs et des romanciers…

Un premier numéro de *Zadig* est lancé dans le sillage du mouvement des « gilets jaunes » sous le titre *Réparer la France* avec une longue interview de l'historienne Mona Ozouf qui revient sur son enfance bretonne, son rapport à la Révolution française, les sans-culottes et les insurgés de 2019.

Michel Serres sera, peu de temps avant sa mort, la vedette du numéro 2 où il retrace son périple d'Agen à la Bretagne et de Stanford à l'Académie française : « *récits vif-argent d'un poisson dans l'eau* ». Dans ce numéro sur papier riche (19 euros), tout parle à la nature, avec de grandes signatures et une définition de Sylvain Tesson : Si l'immensité sauvage, le *wildernees*, mot sans équivalent en français, caractérise la nature américaine, et si le non-lieu russe fonde le rapport des hommes à l'espace comme une « *expérience de l'infini* », la France est un jardin potager où *Zadig* emporte le lecteur dans de longs articles, à l'écoute de belles voix qui, on l'espère, finiront par nous réconcilier avec la presse papier. Le plaisir à parcourir ce *mook* de qualité tend à le prouver.

Jabbour DOUAIHY

Questionnaire de Proust à Youssef Mouawad

Youssef Mouawad est avocat et historien. Chargé de cours de droit à la LAU, à l'AUB et à la NDU, il est l'auteur de plusieurs ouvrages juridiques et historiques, ainsi que de deux recueils d'articles, *Sextant égaré* (2016) et *Maronites dans l'histoire* (2017), tous deux parus aux éditions L'Orient des Livres.

© Johanne Issa

Quel est le principal trait de votre caractère ?
J'ai mauvais caractère suivant l'heure ou l'interlocuteur.

Votre qualité préférée chez un homme ?
La vaillance, la fortitude.

Votre qualité préférée chez une femme ?
La discrétion.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
Le fait de garder la bonne distance.

Votre principal défaut ?
L'impulsivité et l'improvisation qui l'accompagne.

Votre occupation préférée ?
Flâner ! Je revendique le droit à la paresse.

Votre rêve de bonheur ?
Le bonheur ? Non merci ! Vraiment pas !

Quel serait votre plus grand malheur ?
Vivre sous le régime du parti Baas.

Ce que vous voudriez être ?
Invisible grâce à l'anneau de Gygès.

Le pays où vous désireriez vivre ?
Les Alpes-de-Haute-Provence.

Vos auteurs favoris en prose ?
D. H. Lawrence, Bernanos et Jean d'Ormesson.

Vos poètes préférés ?
Al-Mutanabi, Charles Péguy, Ezra Pound, Dylan Thomas et surtout Adonis.

Vos héros dans la fiction ?
Captain Achab (*Moby Dick* d'Herman Melville) ; Hadrian the 7th de Frederick Rolfe ; Gilles de Drieu la Rochelle.

Vos héros dans la vie réelle ?
L'explorateur Nansen qui donna son nom à un passeport pour apatrides.

Vos prénoms favoris ?
Scipion, Hannibal, Jugurtha (qui rappelle Zgharta).

Ce que vous détestez par-dessus tout ?
Les mouchards, les courtisans et les sycophantes.

Les caractères historiques que vous détestez le plus ?
Les tyrans locaux ou régionaux qu'il m'est arrivé d'applaudir.

Le fait militaire que vous admirez le plus ?
L'opération Dynamo (Dunkerque, mai 1940) et la bataille d'Angleterre, sa suite logique.

La réforme que vous estimez le plus ?
La NEP, Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, ayant reconnu ses erreurs.

L'état présent de votre esprit ?
Mon esprit n'est pas serein, il ne l'a jamais été.

Comment aimeriez-vous mourir ?
La nuit, l'été, dehors, dans les montagnes bleues, face à la voûte étoilée.

.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir ?
Le don du rythme, de la musique, de la danse. J'en suis dénué et ça me désole !

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence ?
L'intelligence avec l'ennemi ! Qui dans ce pays n'a pas commis ce crime ?

Votre devise ?
« *Péril, notre demeure* » (*Baytuna al-khataru*), devise empruntée à Saïd Akl.

Essai

L'incompréhension

LA RÉPUBLIQUE ET L'ISLAM de Pierre-Jean Luizard, *Tallandier, 2019, 238 p.*

Pierre-Jean Luizard est un des meilleurs spécialistes français du Moyen-Orient. Son livre, *Le Piège Daech*, publié en 2015, a reçu le prix du livre de géopolitique. Dans son dernier ouvrage, *La République et l'islam*, il aborde les relations complexes et souvent violentes entre la France et les sociétés musulmanes depuis la Révolution française.

D.R.

Luizard commence son essai par l'expédition d'Égypte menée en 1798 par Bonaparte. Il montre de manière éclairante la profondeur des ambiguïtés et des incompréhensions entre les militaires français et les élites égyptiennes, ce qui conduisit à l'échec, trois ans plus tard, de cette première expérience et à l'anéantissement du rêve de Bonaparte de créer une République égyptienne sœur de la République française.

L'expérience égyptienne est d'autant plus intéressante à observer qu'elle constitue la première illustration d'une erreur que les dirigeants français successifs ne cesseront de répéter. À chaque étape des interventions françaises dans le monde musulman, que ce soit en Algérie ou au Levant, on constate l'association improbable entre la volonté de diffuser les idéaux de la République et une politique résolument colonialiste. Si on ajoute le fait que les républicains laïcs adversaires de l'Église en France, n'hésitèrent jamais à encourager les ordres religieux à s'implanter dans des pays comme l'Égypte ou la Syrie où les chrétiens étaient très minoritaires, on mesure l'ampleur des contradictions dans lesquelles se débattaient des gouvernements qui n'avaient qu'une compréhension très limitée de ces sociétés qu'ils souhaitaient conquérir et réformer.

Il existe cependant des exceptions à cet aveuglement. L'auteur évoque là encore un épisode oublié, l'action entre 1840 et 1870 des saints simoniens, un petit groupe d'intellectuels héritiers de la pensée de l'économiste Saint Simon. Ils étaient convaincus, à l'initiative de l'un d'entre eux, Ismayl Urbain, que la France se fourvoyait en Algérie et qu'il fallait respecter les convictions de la société musulmane au lieu de multiplier les opérations militaires et les répressions. Ils réussirent à influencer l'empereur Napoléon III qui tenta d'instaurer un « Royaume arabe » mais la chute de l'Empire en 1870 mit un terme à cette expérience.

La IIIe République retomba immédiatement dans les erreurs passées combinant inlassablement le message laïc et républicain avec la répression coloniale. La confusion atteignit son comble quand en 1907 le gouvernement mit en place un dispositif permettant de continuer à financer le culte musulman en Algérie, en violation de la loi de séparation de l'Église et de l'État. Une fois de plus, la vision coloniale l'emporta sur les convictions laïques d'hommes politiques de gauche.

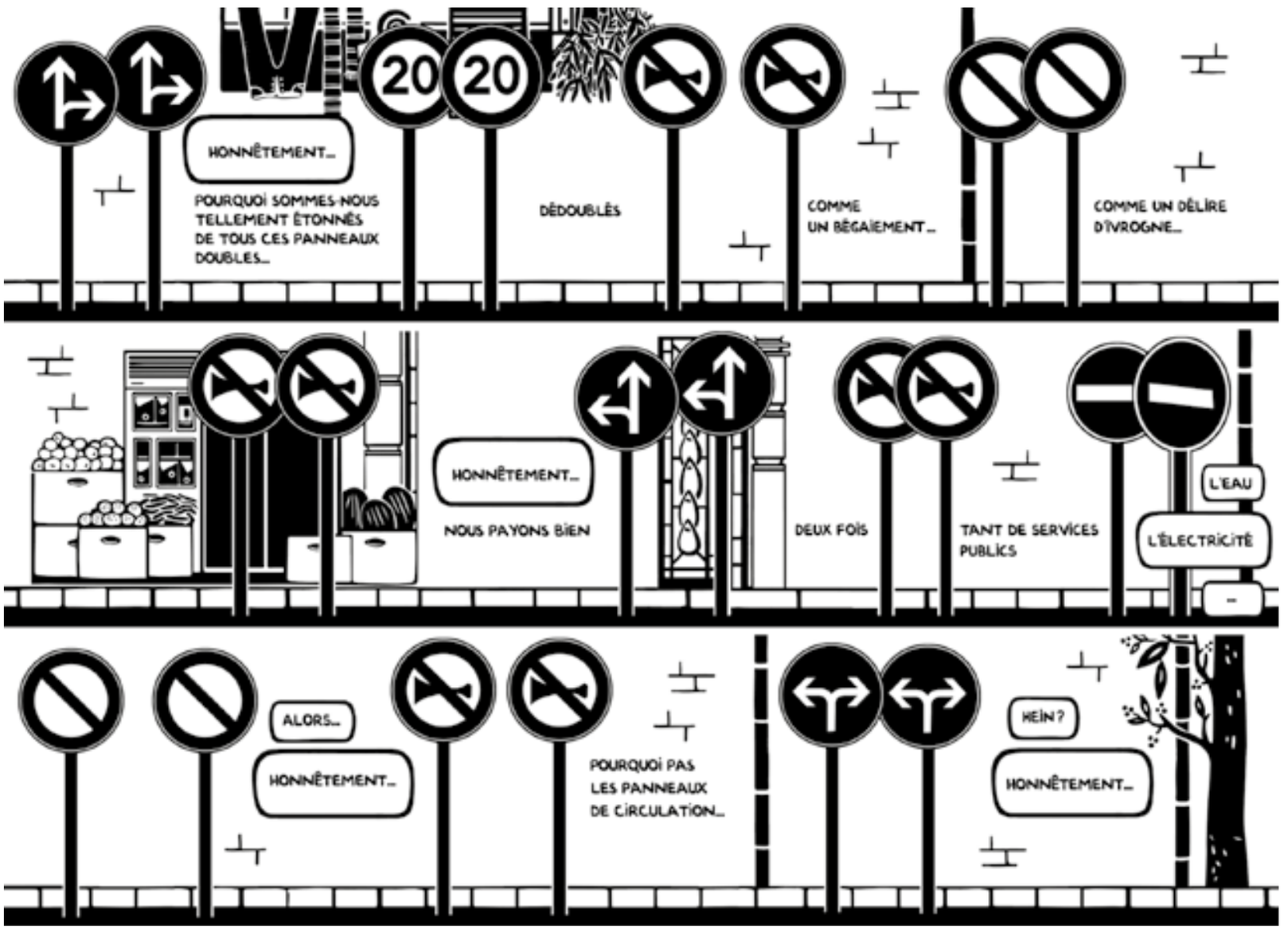
La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à l'action de la France au Levant quand le pays se vit confier, au lendemain de la Première Guerre mondiale, un mandat sur la Syrie et le Liban, des territoires arrachés à l'Empire ottoman.

Luizard dresse un tableau sans indulgence des errements de la France en Syrie entre 1920 et 1939. Il évoque les efforts souvent infructueux de la puissance mandataire pour diviser le pays en entités distinctes et hostiles entre elles pour mieux assurer son autorité sur des populations gagnées par le nationalisme. Il décrit notamment de manière très complète l'intervention du général Sarrail en 1925-1926 ou comment un général connu pour ses opinions républicaines et nommé par le gouvernement du cartel des gauches se fourvoya dans une sanglante répression contre les druzes.

Ce petit livre a le mérite d'éclairer un passé souvent occulté par les historiens, mais aussi d'apporter d'utiles éléments de réflexion pour expliquer l'état présent du Moyen-Orient.

Antoine DE TARLÉ

Zeina Abirached



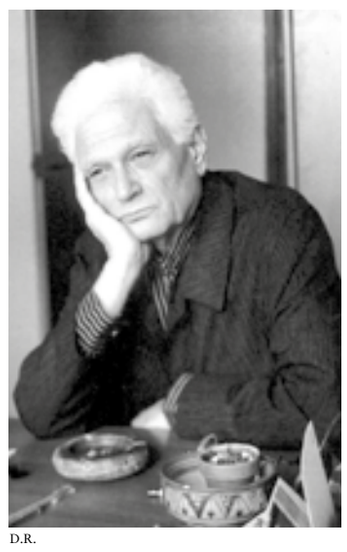
La vie la mort dans une logique sans opposition

LA VIE LA MORT - SÉMINAIRE (1975-1976)
de Jacques Derrida, *Seuil, «Bibliothèque Derrida», 2019, 380 p.*

Le séminaire *La Vie la mort* donné par Jacques Derrida en 1975-1976 à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm est, selon ses éditrices P.-A. Brault et P. Kamuf, l'un des plus féconds du professeur. L'absence de *et* (ou de *est*) entre les deux termes cherche à éviter l'opposition, la juxtaposition ou l'identification et vise à penser la vie-la mort en vertu d'une logique qui ne poserait pas la mort comme l'opposé de la vie et serait sans doute plus proche d'une topique. En quatorze séances, Derrida lit plus ou moins « activement » de larges extraits, paraphrase, commente, explicite « trivialement », durcit et surtout déconstruit des textes appartenant à plusieurs disciplines de la philosophie à la génétique contemporaine et à la psychanalyse. Le trajet est de trois boucles en lacet : Procédant d'une explication avec un texte de Nietzsche, il s'engage d'abord dans une problématique « moderne » où il discute les assertions plus ou moins nouvelles de la « science » et de la « philosophie » de « la vie » ; il revient à Nietzche pour une explication avec la lecture qu'en fait Heidegger; enfin il relit méticuleusement *Au-delà du principe du plaisir* (1920) de Freud où le maître viennois a introduit par *spéculation* une pulsion de mort avec la pulsion de vie. La boucle est « bouclée » par un retour « provisoire » à Nietzsche où les auditeurs sont confrontés à de nombreux fragments de la *Volonté de puissance*, compilation posthume.

Il nous faut signaler que des pages de ce séminaire ont été reprises dans des publications ultérieures de Derrida: la deuxième séance dans *Otobiographies*. *L'Enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre* (1984) ; les quatre dernières dans *La Carte postale. De Socrate à Freud et au-delà* (1980). L'auteur n'y reprend pas tel quel l'enseignement oral mais le suit en le réélaborant et en le compliquant. On peut aussi noter le soin qu'il a pris entretemps à se relire et tenter de résoudre des questions soulevées et restées initialement en suspens.

En 1970 a paru *La Logique du vivant* de François Jacob, prix Nobel de physiologie. Michel Foucault y a vu « *la plus remarquable histoire de la biologie qui ait jamais été écrite. Elle invite aussi à un grand réapprentissage de la pensée.* » Derrida, sans nullement mentionner ce dernier, cherche à déconstruire les « concepts » de Jacob comme de cette autre autorité de l'époque (et maître de Foucault) Georges Canguilhem, historien et épistémologue des sciences de la vie. Pour Jacob, la reproduction est le caractère essentiel du vivant qu'il distingue de la vie pour écarter l'hypostase. Le concept de « programme » par lequel il introduit son ouvrage résoudrait bien des problèmes de la biologie et de l'hérédité en mettant fin à la contradiction entre finalisme caché et antifinalisme déclaré du biologiste : chaque organisme a une finalité et l'histoire des organismes est sans fatalité. Le savant affirme ensuite que l'hérédité « *aujourd'hui* » se décrit « *en termes d'information, de message et de code* ». Selon Derrida, le fait pour Jacob de n'avoir pas réélaboré la notion de *programme* et la valeur d'*analogie* entre génétique et sémiotique, a laissé ceux-ci marqués par une « *téléologie logocentrique* » et une « *sémantique humaniste* ».


D.R.

Sans pouvoir ou vouloir entrer dans la complexité des questions débattues, mettons en évidence la critique, soulevée dans le sillage de Nietzsche et en son nom, de « *la frontière rigoureuse ou rassurante* » établie par « *les philosophes et épistémologues de la vie* » dans leur champ « *entre le conceptuel et le métaphorique* ». Pour eux, la métaphore vient « *en l'absence du concept adéquat* » (Canguilhem). Or, affirme Derrida, le concept adéquat manquera toujours et n'est qu'une métaphore étant données les limites incertaines entre les deux. « *Il est étrange de parler de concept adéquat pour désigner un concept qui a valeur de mobilisation pratique dans le mouvement et le progrès du savoir.* » Quant à penser que l'adéquation est celle d'un système ou d'un réseau conceptuel à une situation théorique, elle ignore qu'une adéquation dans un procès de connaissance n'est productrice de savoir que si elle est inadéquate. La philosophie de la vie a tout intérêt à ne pas ignorer Nietzsche et à s'interroger sur la métaphoricité de la métaphore et la conceptualité du concept.

De la première boucle dont nous avons donné un aperçu partiel, passons au « Nietzsche » de Heidegger, ensemble de cours donnés à Fribourg-en-Brisgau à l'heure nazie (1936-1940) et de dissertations écrites en 1940-1946. Derrida appuie Heidegger pour sa réfutation courageuse et cohérente du « *prétendu biologisme de Nietzsche* », vision qui voudrait étendre au tout les concepts émanés de la région végétale et animale. « *Lorsque Nietzsche conçoit l'étant dans sa totalité et au préalable l'être en tant que 'vie', et qu'il détermine l'homme en particulier en tant que 'rapace', ce n'est point biologiquement qu'il pense, mais métaphysiquement qu'il fonde cette image apparemment biologique du monde.* » (Heidegger) Cette interprétation de Nietzsche ne le « *sauve* » cependant que pour le « *perdre* », l'inscrivant à « *la crête la plus aiguë* » de la métaphysique occidentale, à son achèvement même, répétant son schéma le plus vigoureux, anticipant avec le concept unique de *Volonté de puissance* l'accomplissement de l'âge moderne. Ce par quoi l'auteur de *Zarathoustra* se dissocie – en son nom propre – de la tradition platonico-aristotélicienne est laissé de côté.

La dernière boucle fait à présent l'objet d'un ouvrage indépendant. Le mot de la fin y est encore laissé à Nietzsche : « *La volonté de puissance aspire donc à trouver des résistances, de la douleur. Il y a une volonté de souffrir au fond de toute vie organique.* » Vie et mort ne cessent d'échanger leurs secrets et leurs évidences.

FARÈS SASSINE

Nous sommes tous des poissons rouges

Mutations sociales et nouvelles technologies : l'aliénation numérique selon Bruno Patino.

LA CIVILISATION DU POISSON ROUGE de Bruno Patino, *Grasset, 2019, 180 p.*

L'irruption du numérique dans notre quotidien est perçue comme une évolution considérable qui a tout révolutionné pour nous apporter un surcroît de confort et d'informations, tout en permettant d'importantes avancées technologiques et médicales. Mais ce constat occulte les dégâts collatéraux engendrés par ce tsunami, notamment auprès des jeunes dont l'apprentissage et les loisirs ont été complètement bouleversés, au grand dam de leurs parents et enseignants. Une abondante littérature s'est penchée sur ce sujet qui, étonnamment, préoccupe peu les dirigeants qui craignent peut-être de passer pour des ringards *has been* s'ils s'aventuraient à soulever le problème. Parmi les derniers titres parus à ce propos : *La Civilisation du poisson rouge* de Bruno Patino, directeur éditorial d'Arte France, doyen de l'école de journalisme de Sciences Po et spécialiste des médias et des questions numériques. Sous-titré *Petit traité sur le marché de l'attention*, il compare les êtres humains de notre ère à « *des poissons rouges, vidés de leur être, incapables d'attendre ou de réfléchir, reclus dans la transparence, noyés dans l'océan des réseaux sociaux et Internet, sous le contrôle des algorithmes et des robots* ». La mémoire de cet animal est en effet si peu développée, son attention si réduite, qu'il découvre un monde nouveau à chaque tour de bocal. Incapable de fixer son attention au-delà d'un délai de 8 secondes, il passe à autre chose et remet à zéro son univers mental, un peu comme la génération des *Millennials* dont la capacité de concentration ne dépasse pas les 9 secondes… Pis encore : alors que le poisson rouge aurait dû vivre en bande, entre vingt et trente ans, et atteindre 20 centimètres, il a été atrophié par le bocal qui en a accéléré la mortalité et a détruit la sociabilité de l'espèce… Tout le paradoxe est là : alors qu'on nous parlait d'« autoroutes de l'information » et de « cyberespace », nous sommes devenus des poissons rouges, enfermés dans le bocal de nos écrans, dépendants de nos alertes et de nos messages instantanés, condamnés à une certaine solitude. Nous pensons découvrir un univers à tout moment, « *sans nous rendre compte de l'infernale répétition dans laquelle nous enferment les interfaces numériques auxquelles nous avons confié notre ressource la plus précieuse : notre temps* ».

© J.F. Paga / Grasset

En partant de cette observation, Bruno Patino se penche sur nos addictions et sur le syndrome d'anxiété qui nous mine, avant d'affirmer que l'utopie initiale est en train de mourir, tuée par les monstres auxquels elle a donné naissance. Pour lui, si la société de partage a été remplacée par la jungle de l'accumulation, et si les communautés collaboratives ont été supplantées par la société de surveillance établie par les GAFAM, c'est à cause d'un laisser-faire économique qui a été confondu avec une liberté politique. Il se penche ensuite sur la notion de « temps » pour affirmer que l'économie numérique s'est insérée dans la conquête économique du temps, illustrée par les algorithmes prédictifs, avant d'aborder la question de l'aiguillage, à savoir la publicité ciblée fondée sur nos données identitaires et comportementales, le problème de « *la sursollicitation de nos sens* » à cause d'un bombardement délibéré de stimuli, l'avènement du faux (faux humains, fausses statistiques, faux comptes, faux sites, faux contenus…), l'économie du doute et le nouvel ordre économique de l'information. Il évoque enfin la question du transhumanisme, qui conjugue la technologie numérique, les nanotechnologies, la biologie et les sciences cognitives, et celle de l'intelligence artificielle – questions qui auraient mérité des développements supplémentaires et qui ont été abordées par d'autres auteurs comme Luc Ferry dans son livre *La Révolution transhumaniste*...

Dans un style clair et accessible, Bruno Patino réussit à nous convaincre grâce aux nombreux exemples qu'il apporte, étayés par les idées de personnages plus ou moins connus (John Perry Barlow, Berners-Lee, B.J. Fogg, Mark Zuckerberg…), et à une démonstration implacable. Au terme de son livre, instructif et alarmant à la fois, il propose quelques solutions en établissant une « *liste des quatre combats* » et une autre liste comportant quatre recommandations : sanctuariser des lieux hors connexion (*tech free*) ; préserver des moments de *break* ; expliquer aux jeunes les effets néfastes et les mécanismes d'addiction ; ralentir le rythme de la consommation… autant de mesures de « résistance » plutôt illusoires, il faut le reconnaître, tant il est vrai que le processus de numérisation de notre société est devenu inendiguable et irréversible. Et l'auteur de s'interroger : si le modèle des plates-formes numériques, ces « *oligopoles de l'attention* », est responsable, en grande partie, des effets de bulles informationnelles, de déséquilibre, de dissémination de *fake news* et de la surveillance de nos moindres faits et gestes par les plus grandes multinationales, pourquoi ne pas l'amender ? À notre sens, il faudrait sans doute pour cela un choc, une dérive de trop, une sorte de *bug* planétaire ou l'émergence de réseaux alternatifs plus « humains », qui provoquerait une prise de conscience, une remise en question et une réaction salutaire. Qui vivra verra !

ALEXANDRE NAJJAR

L'État-Colbert

Et si la monarchie absolue de Louis XIV n'avait été qu'un mythe ?

COLBERT OU LE MYTHE DE L'ABSOLUTISME de Daniel Dessert, *Fayard, 2019, 310 p.*

Chaque siècle a ses grands hommes, et le XVII[e] n'en manque pas : Louis XIII, Richelieu, Mazarin, Colbert, Fouquet et, bien sûr, le soleil dont la lumière aveuglante éclipse tous les autres, au point que l'on parle du siècle de Louis XIV.

« *L'État, c'est moi.* » La formule est de lui. Dans sa biographie de Colbert, Daniel Dessert ose remettre en question ce principe si bien établi, et nous rappelle que le roi fut certes un géant, mais un géant entouré d'autres géants…

En raison de ses charges et de son « *aura* », Jean-Baptiste Colbert occupe une place à part. Il est celui qui rétablit les finances et l'autorité monarchique grâce à un faisceau de réformes, lesquelles soumettent les corps intermédiaires et renforcent le centralisme. Il est également celui qui restaure la puissance navale. Le complexe militaro-industriel qui accompagne l'essor de la flotte fait partie de ce que l'on appelle communément le « *colbertisme* », variante française du mercantilisme. Outre des responsabilités économiques écrasantes, il assume des responsabilités politiques qui ne le sont pas moins. Secrétaire d'État à la Maison du Roi, il dirige les affaires de la cour, de Paris et d'Île-de-France, ainsi que les affaires de justice et de police qui leur sont associées ; conseiller du roi en tous ses conseils et au conseil royal, surintendant des bâtiments, arts et manufactures de France, il contrôle la politique culturelle et artistique, autrement dit la propagande monarchique. En un mot comme en cent, « *rien dans le royaume ne lui échappe* », hormis la guerre, mais cette chasse gardée des Le Tellier dépend du bon vouloir des Finances, hormis les affaires étrangères, mais elles sont aux mains de Charles Colbert de Croissy, son frère, à partir de 1680.

Tout au long de sa vie, il fut un « *homme de l'écrit* », fuyant les mondanités. « *Esprit froid, minutieux et calculateur, excellent organisateur, mais cupide et amoral* », doué d'une « *phénoménale capacité de travail* », avec un « *caractère déterminé, souvent violent, toujours caché* », il est parvenu à écarter tous ceux qui le gênaient et, en premier lieu, Nicolas Fouquet.

L'auteur dénonce les nombreuses ambiguïtés de cette affaire. L'époque n'était plus au coup d'épée comme pour le duc de Guise ou au coup de pistolet comme pour le maréchal d'Ancre : l'assassinat devait donc avoir « *les apparences de la légalité* », ce qui supposait une sentence en bonne et due forme, rendue par une instance composée à cette fin. « *Pour cela aussi, Jean-Baptiste a tout organisé : le procès débute et le verdict est prévu.* »

D.R.

Les six mois qui suivirent la mort de Mazarin virent la chute du surintendant Fouquet, l'émergence de Colbert et le début du règne personnel de Louis XIV.

À la mort du cardinal, le jeune roi « *ignorait tout de la conduite des affaires publiques. Mazarin, son parrain, son mentor et son Premier ministre attendit pour l'éclairer les dernières semaines de son existence* », ce qui lui permit de rester maître du jeu jusqu'à la fin. Ainsi, la « *prise de pouvoir* » du jeune Louis fut-elle, de son propre aveu, « *apprentissage accéléré et découverte douloureuse* ». Conscient de son inexpérience, il fut particulièrement réceptif, durant le semestre qui précéda l'arrestation de Fouquet, aux mémos, projets et avis de Colbert, alors intendant des finances. Ces textes visaient essentiellement « *à discréditer Fouquet en tablant sur l'ignorance du destinataire* ». Et s'il ne lui enseigna que ce qu'il estimait utile, c'est que le roi « *ne comprend goutte* » à la finance. « *De manière globale, les lacunes, voire l'absence de formation face à des ministres aussi avertis que Le Tellier ou Lionne, face à des stratèges aussi habiles que Condé ou Turenne, font que Louis ne sera jamais à leur hauteur. Faute d'être un politique d'envergure, il n'incarne pas le pouvoir mais joue le rôle de celui qui l'exerce : le brillant des apparences cache la réalité.* »

Après avoir éliminé Fouquet, Colbert obtiendra des charges dont le cumul fera de lui « *un Premier ministre officieux* ». Il exercera « *le pouvoir réel quand le roi n'en aura plus que l'apparence* ».

Spécialiste de la finance sous l'Ancien Régime, auteur de *Argent, pouvoir et société au Grand Siècle* et de *L'Argent du sel, le sel de l'argent*, Daniel Dessert a consacré une trentaine d'années à l'étude du système financier dont Colbert, succédant à Richelieu et à Mazarin, fut « *l'héritier, puis le praticien le plus redoutable* ».

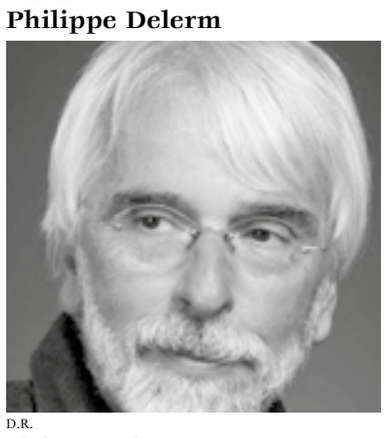
Pour convaincante qu'elle soit, cette remarquable biographie est sans doute à nuancer. En effet, à en croire Dessert, l'État… c'était Colbert.

LAMIA EL-SAAD

À lire

La rentrée littéraire 2019
Parmi les auteurs les plus attendus à la rentrée littéraire de l'automne 2019 : Laurent Binet, Patrick Deville (*Amazonia*), Amélie Nothomb (*Soif*), Olivier Adam, Karine Tuil, Jean-Luc Coatelem, Marie Darieussecq, Léonora Miano, Sébastien Spitzer, Kaouther Adimi, Morgan Sportès et Sorj Chalandon. À suivre !

Un nouveau Philippe Delerm


D.R.

Philippe Delerm, qui avait connu un franc succès avec *La Première Gorgée de bière*, nous revient avec un nouvel *opus* intitulé *L'Extase du selfie* édité aux éditions du Seuil. L'auteur y observe nos gestes quotidiens, anodins ou significatifs, et les décrit avec précision et finesse.

Kant et Marx à la plage

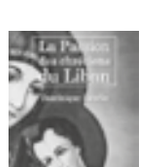
À la manière de la collection « Un été avec… », les éditions Dunod viennent de publier, en cette saison estivale, des ouvrages philosophiques vulgarisés pour instruire en amusant, dont *Kant à la plage* de Francis Métivier et *Marx à la plage* de Jean-Numa Ducange.

Un Dictionnaire François Mauriac

D.R.

Les éditions Honoré Champion viennent de publier un *Dictionnaire François Mauriac* qui, sous la direction de Caroline Casseville et Jean Touzot, retrace en 1200 pages, de A à Z, la vie et l'œuvre du romancier.

Réédition de *La Passion des chrétiens du Liban*



Publié une première fois en 1979, *La Passion des chrétiens du Liban* du regretté Dominique Baudis vient d'être réédité chez Orients éditions avec une préface d'Antoine Sfeir, récemment disparu. L'auteur, qui était alors reporter, y observe le sort des chrétiens, depuis les massacres de 1860 jusqu'au conflit de 1975, en passant par la guerre de 14-18, et dissipe avec courage certains clichés véhiculés à l'époque par une partie des médias français.

À voir

Depardieu chante Barbara

D.R.

Connue pour ses textes parfaitement ciselés, Barbara sera à l'honneur le 20 juillet 2019 au Festival de Beiteddine où le grand acteur Gérard Depardieu interprétera une sélection de ses chansons.

Gibran à Beiteddine

Le spectacle musical *Broken wings*, inspiré du roman de Gibran Khalil Gibran, se tiendra le 24 juillet 2019 au Palais de Beiteddine.

Robert Solé : Français, mais pas seulement

Né au Caire en 1946, dans un milieu chrétien, francophile et francophone, brillant élève chez les jésuites, Robert Solé est parti pour la France via le Liban, « naturellement » pourrait-on dire, en 1964, afin de suivre les cours de l'École supérieure de journalisme de Lille. Naturalisé français, après des débuts au quotidien régional *Nord-Éclair*, il a fait toute sa carrière au prestigieux *Monde*, de 1969 à 2011, d'abord correspondant à l'étranger (mais jamais au Proche-Orient), puis chef de service, rédacteur-en-chef, directeur-adjoint de la rédaction, médiateur, directeur du *Monde des livres*, chroniqueur… Depuis 1975, il est également l'auteur de plus de vingt ouvrages, essais et romans, où l'Égypte occupe une place prépondérante. Son dernier roman, *Les Méandres du Nil*, il le considère comme « (son) *vrai premier roman historique, avec toute la liberté que cela comporte* ». Deux histoires s'entremêlent, celle de l'épopée de l'obélisque de Louqsor, offert en 1830 par le sultan Méhémet-Ali à la France de Charles X et qui orne toujours aujourd'hui la place de la Concorde. « *Le monument est plus vieux que Paris même* », s'amuse Solé. À l'origine, le monarque oriental, munificent, avait offert aux Français les deux obélisques qui ornaient l'entrée du temple antique, mais, pour des raisons techniques, ses hôtes ont renoncé à la moitié de ce cadeau encombrant (220 tonnes chacun) : nul navire n'aurait pu charger une masse aussi pesante. Le « découpage » de l'obélisque lui-même constitua une prouesse technique. Dans cette aventure, à travers son héroïne Clarisse, Solé évoque également le rôle important et peu connu que les Saint-Simoniens jouèrent en Égypte vers la fin du XIXe siècle, menaçant même un temps de supplanter Ferdinand de Lesseps pour le chantier du canal de Suez. Un moyen, pour l'auteur, de revenir à nouveau sur cette histoire commune entre la France et l'Égypte, cette fascination de l'une pour l'autre, qui le fascine également. Tout en se considérant comme Français « pur sucre », Robert Solé se revendique très fier de ses origines égyptiennes, de sa communauté, les melkites, dont il a cherché à reconstituer l'histoire depuis son premier roman à succès, emblématique, *Le Tarbouche* (Le Seuil, 1992). Pour *L'Orient littéraire*, retour sur un parcours hors du commun, et réflexions sur le monde arabe contemporain, notamment l'Égypte, où il est revenu plusieurs fois récemment.

« L'Égypte est le pays central du monde arabe. On ne peut faire ni la paix ni la guerre avec Israël sans l'Égypte. »

Comment expliquez-vous que toute votre œuvre, ou presque, soit consacrée à l'Égypte ?

Je suis né au Caire, dans une famille qui avait de lointaines origines syro-libanaises, mais qui vivait en Égypte depuis plusieurs générations. Ce qui nous réunissait, c'était notre communauté religieuse, les melkites, et la langue française, comme une appartenance, une identité. L'adhésion à une langue, à une culture. Même si mes parents n'avaient jamais mis les pieds en France ! Mon père était architecte, décorateur, fabricant de ferronnerie ; ma mère, fille d'avocat, s'occupait de mes deux sœurs et de moi. Nous appartenions à la moyenne bourgeoisie égyptienne, et nous avons vécu les derniers feux du cosmopolitisme. Après 1956 et l'affaire de Suez, le climat a changé. Il y a eu des expulsés, notamment les juifs, et des départs, de coptes ou de musulmans modérés. Nous, nous sommes restés jusqu'en 1964. Je suis parti pour Beyrouth, où j'ai étudié au collège jésuite de Jamhour pour devenir ingénieur. Mais ce n'était visiblement pas mon destin. Ensuite, nous sommes partis pour la France.

Quel rôle a joué la religion dans votre formation ?

D.R.

Via les écoles, ma religion – je suis grec catholique melkite, une communauté plus importante que sa petite taille ne le laisserait supposer (Youssef Chahine ou Omar Sharif, qui s'appelait Michel avant sa conversion à l'islam, étaient melkites) –, définissait notre appartenance. À l'époque, tout le monde était pratiquant. Aujourd'hui, il reste quelques melkites en Égypte, mais dans un climat particulièrement tendu.

Comment se passe votre arrivée en France, en 1964 ?

Sans souci, même si je n'ai acquis la nationalité française que plus tard. J'étais un immigré « de luxe », cultivé, journaliste, marié très jeune avec une Française « pur jus » : nous venons de fêter nos cinquante ans de mariage. Je n'ai jamais souffert de xénophobie, ou alors ça m'a échappé ! Ce qui prédominait, c'était notre volonté de nous assimiler : que le pays nous accueille, mais aussi que celui qui arrivait ait envie d'être intégré. C'est ça qui a complètement changé en France aujourd'hui, et c'est dramatique pour le pays, sa cohésion nationale. La France communautariste va finir par ressembler au Liban !

Au* Monde*, vous n'avez jamais travaillé sur le Proche-Orient. Pourquoi ? Vous auriez pu vous faire nommer correspondant au Caire ou à Beyrouth ?

J'avais tourné la page et conservais de si bon souvenirs d'Égypte que je n'y suis pas retourné durant vingt ans ! Et puis j'ai été rattrapé par mon passé, ou plus exactement celui de ma famille, que j'ai essayé de reconstituer. C'est ce qui a abouti à mon premier roman, *Le Tarbouche*, un synonyme de « *fez* », ce couvre-chef si particulier, ottoman d'origine, mais devenu l'un des symboles de l'Égypte. Le livre a connu un grand succès en librairie, notamment au Liban. C'est Amin Maalouf qui en avait rendu compte dans *Le Monde* et m'avait encouragé à continuer. Je l'ai fait, mais, à l'envers, en remontant le temps, avec *Le Sémaphore d'Alexandrie* (1994), puis *La Mamelouka* (1996), qui forment une trilogie.

« La France communautariste va finir par ressembler au Liban ! »

Entre-temps, vous étiez retourné en Égypte ?

Oui, en 1986, sous Moubarak, puis plus tard, invité par l'Unicef. La première fois, je reconnaissais tout et je ne reconnaissais rien. Mon premier choc, ça a été la population : en 1946, le pays comptait 18 millions d'habitants. Il en a 100 millions aujourd'hui ! Le deuxième : la quasi-disparition du milieu intellectuel cosmopolite. Le troisième choc : le repli identitaire, notamment des musulmans, avec toutes ces femmes voilées, ces barbus… Plus le pays s'ouvre à l'Occident, plus il se referme. Et ça va s'accentuer. Or l'Égypte est le pays central du monde arabe. On ne peut faire ni la paix ni la guerre avec Israël sans l'Égypte.

Vous n'avez pas de problème avec l'actuel régime égyptien ?

Non, je suis retourné en Égypte avec le président Macron en 2019 pour son voyage officiel. Mes livres y sont publiés sans souci. Mais, sauf exception, je n'écris pas de livre d'actualité, à chaud. *Le Pharaon renversé, Dix-huit jours qui ont changé l'Égypte*, sur la révolution de la place Tahrir et la chute de Moubarak (Les Arènes, 2011), c'était une exception. Je suis allé voir sur place juste après.

Que pensez-vous d'Alaa el-Aswany et du traitement qui lui est réservé par le président Al-Sissi et les autorités égyptiennes ? Il est interdit d'écriture dans la presse, de publication, quasiment banni, sous peine d'emprisonnement.

Je partage sa déception, sa désillusion, alors qu'il a tellement cru à cette révolution égyptienne, qu'il s'est tellement engagé. Alaa est à la fois écrivain et militant, mais c'est un Égyptien pur sang. Moi, je me considère comme Français, mais pas seulement. L'Égypte, c'est un quelque chose en plus !

Que pensez-vous de ces fameux « printemps arabes » ?

Je ne suis pas un expert, et je ne connais ni le Soudan, ni l'Algérie. Mais faire tomber un pharaon ne suffit pas. C'est laisser le champ libre aux islamistes, à l'armée ou aux deux ! En tout cas, 2011 a marqué la fin, dans l'opinion internationale, de cette prétendue « soumission » des peuples arabes qui seraient incapables de démocratie. Cela n'existe pas. Il n'y a pas de soumission arabe. Tous les peuples ont besoin de liberté. Mais le problème c'est que le jour où le pouvoir tombe, il n'y a plus que les islamistes, avec leur chape de plomb religieuse, qui font aussi le jeu de l'armée, quand les deux ne sont pas de mèche, avec leurs certitudes. Le peuple subit alors une double pression, avec interdiction de s'exprimer. Cela ne peut durer très longtemps. Une société qui ne doute pas est une société faible. C'est pour cela que j'aime bien le modèle français.

Et le Liban ?

En 1964, c'était déjà un « miracle permanent ». Mon seul problème avec le Liban, c'est son dialecte : je parle (pas mal) égyptien, alors on a de la peine à se comprendre. Sinon, c'est un pays pour lequel j'éprouve beaucoup de tendresse. Et il règne toujours à Beyrouth, malgré toutes les horreurs passées et les problèmes actuels, un climat de liberté.

Propos recueillis par
Jean-Claude PERRIER

LES MÉANDRES DU NIL de Robert Solé, *Seuil, 2019, 336 p.*

Roman

LA GOÛTEUSE D'HITLER de Rosella Postorino, traduit de l'italien par Dominique Vitoz, *Albin Michel, 2019, 400 p.*

La peur au ventre, entre les fourneaux et la table d'Hitler

À quoi sert la littérature si ce n'est jeter la lumière sur la réalité, même la plus cachée, la plus soigneusement enfouie dans les mémoires ou les pages de l'histoire ? Aujourd'hui un livre audacieux vient révéler la part encore plus sombre du Führer qui n'a jamais manqué de ressource pour maltraiter et torturer l'espèce humaine sous le masque glacial de sa mégalomanie et ses visées de domination planétaire.

Le Führer, hanté par l'idée qu'on l'empoisonne, avait rejoint dans ses agissements la cohorte de tyrans qui ont eu recours au même abject service de prévention.

En devanture des librairies un roman qui éclaire les derniers jours sombres d'Adolf Hitler, inquiet de se voir empoisonné. Alors pour parer à cette angoisse et hantise, il prend de force le service de goûteuses. À elles de toucher à la nourriture avant qu'elle ne passe dans son assiette et sa bouche !

Un roman historique documenté intitulé tout simplement *La Goûteuse d'Hitler*, signé Rosella Postorino, pour dévoiler encore davantage le sinistre visage d'un homme du pouvoir qui a décimé des millions d'êtres pour ses visions d'hégémonie.

Un petit mot d'abord sur l'auteure, Rosella Postorino, de cet ouvrage qui sort des sentiers battus et concilie en toute subtilité, fiction et confidences véridiques de Margot Wölk, l'authentique goûteuse allemande des plats présentés à Hitler et décédée en 2014 à l'âge de 97 ans après s'être enfuie du quartier général du tyran.

À quarante-et-un an, Rosella Postorino, originaire de Calabre, romancière, dramaturge et traductrice italienne (à son actif le célèbre *Moderato Cantabile* de Marguerite Duras) est une plume qui a grande audience en Italie et qui est entrain de conquérir l'Hexagone grâce à la traduction en français, justement de ce roman, sur les frasques du nazisme. Un roman qui a non seulement retenu l'attention du public mais aussi emporté en Italie plusieurs prix prestigieux dont Campiello, Vigevano Lucio Mastronardi, Rapallo et Pozzale Luigi Russo.

Et voilà qu'après les confidences de Margot Wölk, la vraie goûteuse allemande des plats présentés, heureuse rescapée de ce cauchemar car les autres goûteuses ont toutes été impitoyablement fusillées, Rosella Posterino a conçu l'idée de ce roman.

Au gré des pages de cet opus soigneusement documenté sur les années noires du nazisme et animé d'un esprit non seulement de témoignage mais aussi de dénonciation et de réflexion, on retrouve une quinzaine de femmes allemandes recrutées par la force, à raison de 300 Deutschmarks le mois (une misère pour l'époque !) pour remplir la terrifiante fonction de prévenir la mort par empoisonnement de Hitler.

D.R.

Elles s'asseyent comme dans un lugubre gynécée, derrière une table dans un réfectoire gardé par les sbires des lieux, armés jusqu'aux dents et le regard étincelant de cruauté. Et ce n'est qu'une heure après ou plus, si l'effet du poison ou des ingrédients toxiques n'a pas opéré sur elles, qu'Hitler (tout comme Caligula ou Néron) touche à sa ration alimentaire.

Des femmes, la larme à l'œil, la peur au ventre, le gosier noué, placées sous les fusils des SS et l'aboiement agressif des chiens de garde, doivent vider sans lever la tête les plats qui défilent. Terrible et macabre rituel à Gross-Partsch en Prusse Orientale (aujourd'hui divisée entre la Pologne et la Russie) où les ponctuels trois repas du jour sont comme une sonnerie, un appel et rappel de la mort. Pour une dégustation où flotte constamment le parfum d'un complot fatal.

Retiré dans sa tanière de loup en Prusse orientale le Führer, hanté par l'idée qu'on l'empoisonne, avait rejoint dans ses agissements la cohorte de tyrans qui ont eu recours au même abject service de prévention. Le plus proche de nous est Staline qui avait pris pour goûteur un certain Spiridon qui n'était autre, selon les historiens, que le futur grand-père paternel de Vladimir Poutine.

Un livre qui vibre de cette atmosphère allemande de la Seconde Guerre mondiale, atmosphère délétère dont le décor s'impose comme un cadre sombre, inquiétant et vénéneux. Avec les nazis on ne discute pas, on exécute ! Et ces femmes glanées sur des terres cernées déjà par la défaite, affrontent famine, pénurie, débâcle, misère… Il ne faut pas croire que cette offre de s'attabler devant des repas à haut risque soit une aubaine pour ces infortunées car, de toute évidence, c'était leur faire un cadeau empoisonné au sens premier du terme.

Et c'est là où joue la baguette magique de la romancière : Rosella Postorino intervient admirablement en dévoilant que ses personnages appartiennent à une humanité manipulée jusqu'à l'esclavage, une humanité prête à tout pour la survie. Des femmes certes soumises à leurs bourreaux mais qui n'ont pas moins des moments de révolte, de solitude extrême, d'hostilité, de répulsion et de sympathies entre elles, des coups de Jarnac, une certaine tendresse ou une funeste complicité.

Parler et se confier, besoin humain naturel et interdit absolu en ces lieux et ce temps (qui s'étendra sur deux ans) où les goûteuses doivent juste être des cobayes.

Un livre qui ne chatouille pas l'émotion dans le sens de la tendresse ou du rêve mais dégage quand même une charge humaine bouleversante. Choisit-on librement sa destinée ? A quel prix la liberté et la survie ? Surtout devant un homme qui a fait capoter toutes les valeurs humaines et fait trembler l'Europe.

Avec ce roman dense et poignant, où l'être semble moins qu'un grain de sable, on entre dans le vif des détails des chambres encore gardées plus que les prisons… Une reconstitution historique brillante, aussi captivante que la pellicule d'un film au cinéma (on espère que l'ouvrage sera porté au grand écran et rejoindra l'inspiration de Liliana Cavani, Roman Polanski ou Alan Pakula), et dont on ne jette aucune miette.

Quatre cent pages à l'écriture serrée, des analyses percutantes, des dialogues qui révèlent la part secrète de l'humanité, le désarroi de vivre et surtout le portrait d'une femme au courage infini, voilà de quoi il s'agit dans ce roman touffu et prenant. Un témoignage sur une époque qu'on voudrait disparue à jamais, une dénonciation de l'abus de pouvoir qui hélas refleurit inlassablement en toute époque, tous lieux et surtout une leçon de sagesse sur la notion de l'espoir.

Edgar DAVIDIAN

Notre-Dame des écrivains

L'incendie de Notre-Dame de Paris, le 15 avril, a représenté pour la France entière un choc inouï et un traumatisme comparable aux attentats terroristes, même s'il est avéré que l'événement n'a eu que des causes accidentelles. Le monde entier, également, s'est ému, et mobilisé. Parce que cette cathédrale n'est pas qu'une église, elle est un des symboles de notre pays, à la fois historique, spirituel, artistique, sentimental et littéraire. Et en cela, elle est unique. Il n'est pas d'autre église au monde qui ait inspiré un chef-d'œuvre à son nom, *Notre-Dame de Paris*, à un grand écrivain, Victor Hugo, en 1831, à une époque où on a un peu tendance à l'oublier, l'art gothique était considéré comme « barbare », le Moyen-âge comme une période de ténèbres, et où les édifices de ces temps-là, châteaux, abbayes et cathédrales, ont été largement détruits ou mutilés. Il a fallu attendre un peu, Mérimée et Viollet-le-Duc, pour que la notion de patrimoine naisse et englobe les monuments rescapés de toute notre histoire métisse, depuis les Phéniciens, les Grecs, les Gaulois, les Romains…

Notre-Dame de Paris s'est vendu en collections de poche, ces dernières semaines, comme des petits pains. De même, les éditeurs ont remis en vente nombre de livres d'histoire, albums illustrés, anthologies consacrés à l'illustre vieille dame mutilée.

Mais trois écrivains, particulièrement touchés par ce drame, sont allés plus loin, écrivant et faisant publier, dans l'urgence, un petit livre « à chaud », témoignant de leur émotion, racontant leur vécu avec l'église. Deux Français, Sylvain Tesson et Adrien Goetz, et un Gallois, Ken Follett. Les bénéfices des éditeurs et les droits d'auteur de ces livres seront reversés à la Fondation du Patrimoine, destinés à la restauration de Notre-Dame.

L'écrivain-voyageur Sylvain Tesson, qui habite tout près de Notre-Dame, a une histoire particulière avec la cathédrale : il l'a escaladée plusieurs fois, à mains nues, en toute illégalité, après pas mal de libations, en compagnie d'autres amateurs de hors-piste. Il en connaît donc chaque détail, qu'il a touché de ses propres mains, auquel il a collé son corps. Et ce, sans aucun esprit anarchiste ni irrespectueux. Juste le goût de l'aventure, de la transgression, du dépassement de soi-même. Tesson raconte également que c'est Notre-Dame qui, après le très grave accident où il a failli rester, lui a « *sauvé la vie* ». C'est en gravissant les escaliers de ses tours qu'il a commencé sa rééducation. Son recueil rassemble trois textes, de 2005, 2017 et 2019, où il parle, après l'incendie, de « *conversion* », et confie : « *Je n'irai plus gaudrioler sur le toit des églises.* »

D.R.

Professeur d'histoire de l'art à la Sorbonne, spécialiste de la période romantique, Adrien Goetz a suivi en direct l'incendie du 15 avril, de 19h02, l'heure à laquelle il s'est déclaré, jusqu'à 3 heures du matin le lendemain, heure à laquelle il a été enfin éteint par les pompiers. Après avoir fait le récit de ce *dies horribilis*, Goetz contextualise l'événement, retrace l'histoire la construction de la cathédrale et, en particulier, celle de sa flèche, ajoutée par Viollet-le-Duc en 1865, et dont l'embrasement et l'effondrement ont constitué une espèce de drame dans le drame. « *La cathédrale défigurée ressemble aujourd'hui à Quasimodo* », note-t-il joliment. Ensuite, en spécialiste, il prend position dans la polémique si franco-française concernant la restauration de l'édifice, à l'identique ou modernisé, avec ou sans flèche, et quelle flèche ? Une copie de celle d'époque, ou une autre, conçue par un architecte d'aujourd'hui ? Pour Adrien Goetz comme pour la plupart des architectes, conservateurs du patrimoine, archéologues et techniciens, aucun doute : on doit, et on peut reconstruire à l'identique, y compris la flèche. Le président de la République, Emmanuel Macron, a déclaré, volontariste, que cela prendrait cinq ans. Ce n'était sans doute pas raisonnable.

En tant qu'auteur des *Piliers de la terre*, le romancier britannique Ken Follett connaît parfaitement les cathédrales du Moyen-âge, leur histoire et aussi leurs techniques de construction. Rien qu'à ce titre, l'incendie de Notre-Dame ne pouvait pas ne pas le toucher. Il l'a suivi en direct à la télé, depuis sa maison du pays de Galles. Et quand son éditrice l'a appelé pour lui demander d'écrire un texte sur l'église, son histoire et le drame qui vient de la frapper, il n'a pas hésité un instant. Son livre nous plonge dans l'histoire de Notre-Dame, quelques grands moments de sa longue vie, et aussi la relation qu'il entretient avec elle. De 1163 jusqu'à nos jours, en passant par 1831 et le roman de Hugo, ou le *Te deum* célébrant, le 26 août 1944, la victoire du pays sur l'occupant allemand.

Dans ses *Piliers de la terre*, Ken Follett célébrait les bâtisseurs de cathédrales. Il en existe toujours aujourd'hui, de ces fiers artisans, qui s'affirment prêts et motivés pour relever ce formidable défi : rebâtir « *la forêt* » de poutres, refaire la toiture, et la couronner de sa flèche. Une œuvre collective, à laquelle les écrivains auront contribué, à leur façon. Et une épopée qui, le moment venu, inspirera certainement bien d'autres livres.

Jean-Claude PERRIER

NOTRE-DAME DE PARIS, Ô REINE DE DOULEUR de Sylvain Tesson, *Équateurs, 2019, 95 p.*
NOTRE-DAME DE L'HUMANITÉ d'Adrien Goetz, *Grasset, 2019, 74 p.*
NOTRE-DAME de Ken Follett, traduit de l'anglais par Odile Demange, *Robert Laffont, 2019, 72 p.*

Autobiographie

Françoise Nyssen, mission et transmission

PLAISIR ET NÉCESSITÉ de Françoise Nyssen, *Stock, 2019, 342 p.*

« *Je ne suis pas une contemplative, je ne suis pas une philosophe, je ne suis pas un écrivain, je ne suis pas une artiste, mais je me suis toujours considérée « au service de »…* C'est en ces termes, avec pragmatisme, humilité et sobriété, que Françoise Nyssen, directrice de la maison d'édition Actes Sud et par ailleurs ministre de la Culture française de mai 2017 à octobre 2018, dresse d'elle-même le plus paradoxal des portraits. C'est ainsi qu'elle résume en fait sa réaction et son introspection au moment où le président Emanuel Macron lui propose le portefeuille ministériel. « *Au service de* », trois mots laconiques sur lesquels cette femme de 68 ans a construit une vie selon ses convictions. On en lira les temps forts dans *Plaisir et nécessité*, son témoignage publié chez Stock, encore un paradoxe, dans la collection « Puissance des femmes » où elle trouve naturellement sa place. Il faut dire que cette collection est dirigée par Laure Adler et que c'est grâce aux encouragements et aux nombreux entretiens qui ont eu lieu entre ces deux intelligences, deux sensibilités éclairées, que ce livre a pu voir le jour.

On l'appellera « l'autrice », puisque, bien que féministe convaincue, Françoise Nyssen dit ne pas adhérer à la mode de l'écriture dite inclusive où le genre est systématiquement mis au féminin, mais accepte ce « *nom du XVIe siècle* » qui lui paraît « *juste et élégant* ». Dans cet ouvrage placé sous le signe de la transmission, l'autrice donc emprunte son titre à une lettre écrite par son propre père, Hubert Nyssen, fondateur d'Actes Sud, à Jeanne, l'arrière-petite-fille de ce dernier. Véritable leçon de vie et *vade-mecum* en dix points, l'aïeul y conseille entre autres à celle qui n'est encore qu'un bébé de « *ne jamais oublier le plaisir dans la nécessité ni la nécessité dans le plaisir* ». Plaisir et nécessité sont ainsi les deux vocables sous lesquels s'inscrit le parcours atypique relaté dans ces pages, essentiellement mu par la culture sous toutes ses formes, même agricole !

© Lucile Boiron

Fille unique jusqu'à l'âge de 15 ans, Françoise Nyssen naît en Belgique de parents qui travaillent beaucoup, s'entendent mal et finissent par se séparer. Cet événement, loin d'éclater la petite cellule familiale, l'enrichit et la multiplie. L'adolescente solitaire y gagne deux nouvelles familles et notamment un beau-père, le généticien René Thomas, qui lui donne le goût de la science, un grand-père médecin lui ayant déjà donné par l'exemple l'envie d'être utile à autrui. Docteur en biochimie, elle ajoute à son arc la corde de l'urbanisme, déplorant les effets néfastes de certaines architectures sur la cohésion du tissu social et la vie des villes. Elle rejoindra la maison d'édition conçue par son père, à Arles, dans une vieille bergerie, comme un petit centre culturel. À Actes Sud, précédemment « Actes », à l'origine une maison de cartographie fondée par Hubert Nyssen, elle poursuit l'œuvre de son père après la mort de ce dernier en 2011, notamment avec de nombreuses traductions d'œuvres étrangères. Le petit format « 10x19 », facile à glisser dans une poche, cartonne en 2015 avec des ventes record pour *Millenium* de David Lagercranz et *Le Charme discret de l'intestin* de Giulia Anders. Il décroche surtout le Goncourt avec *Boussole* de Matthias Énard, malgré la menace de François Nourissier adressée à Hubert Nissen lors de sa décision de créer sa maison d'édition en Provence : « *Tu n'auras plus jamais de prix* (…) *On s'arrangera pour que tu n'en aies pas* ». Mère de deux enfants dont Sae Hoon, venu de Corée, Françoise Nyssen se remarie avec Jean-Paul Capitani qui la rejoint à Actes Sud. La famille habite sur le site de la maison d'édition et le travail rythme la vie de tous. En plus des trois enfants de Capitani, le couple donne naissance à Pauline et Antoine. Ce dernier, trop précoce, dyslexique, dysparxique, hyper sensible, se suicide à 18 ans. Cela pousse ses parents à créer à Arles une école dans la nature où les enfants acquièrent les connaissances à leur rythme, au contact des réalités.

Plusieurs chapitres sont consacrés à l'expérience harassante et amère du ministère de la Culture, entre rigidité administrative, feu de critiques, *fake news* contre lesquelles pourtant Françoise Nyssen engage un combat et qui touchent tant à son action qu'à sa vie privée. Celle qui a fait de sa vie un engagement de chaque instant, tant pour l'écologie et l'avenir de la terre que pour l'accès des jeunes à la culture, ne baisse pas les bras pour autant et s'inscrit résolument dans ce qui a toujours été le mode de vie de sa famille : le service et la transmission.

Fifi ABOU DIB

Romans

Ougarit à Dubaï

OUGARIT de Camille Ammoun, *Incultes, 2019, 320 p.*

Spécialiste des questions écologiques et de développement urbain, ancien consultant auprès du gouvernement de Dubaï et féru de littérature, Camille Ammoun a combiné sa passion pour les villes et pour l'écriture dans un roman qui est son premier et qui paraîtra au mois d'août aux éditions Incultes.

Ougarit est l'histoire d'une quête, mais d'une quête peu ordinaire. Le personnage éponyme, Ougarit Jérusalem, spécialiste en urbanologie (une invention de Camille Ammoun pourtant fortement vraisemblable), est engagé par le gouvernement de Dubaï pour une mission des plus singulières : trouver quelle pourrait être *l'âme* de la cité-État. Autrement dit d'essayer de découvrir, voire de créer si besoin est, ce qui dans l'imaginaire humain pourrait s'attacher à l'image ou à l'idée de Dubaï, à l'instar de ce que chaque ville du monde possède comme capital de représentations symboliques aptes à la définir dans la conscience humaine et à travers l'Histoire. Il va sans dire que pour un personnage originaire d'Alep et qui assiste à la destruction de sa ville natale et à la ruine de la plupart des cités arabes qui possèdent âme et histoire, le challenge est de taille, passionnant et cruel en même temps.

Après une phase d'arpentage de Dubaï, de discussion avec son mentor le cheikh Ali al-Jumeiri et à l'issu de ses retrouvailles avec Oriol, un marin catalan coincé avec une cargaison de tours Eiffel chinoises miniatures destinées au marché touristique à Paris, Ougarit en arrive à la conclusion qu'il faut à Dubaï un symbole fort, à l'image précisément de la tour Eiffel pour Paris.

D.R.

Et l'urbanologue trouve une solution, qu'il déduit de ses longues et anciennes réflexions sur l'aleph, ce formidable et mystérieux objet, décrit par Jorge Luis Borges, qui permet de contempler tous les spectacles du monde, d'un pays ou d'une ville simultanément, à partir d'un point unique. Pour Ougarit, l'ensemble de ces spectacles que l'aleph donne à voir d'un lieu en serait un peu l'essence, ou l'âme. Sa conclusion est donc qu'il faut trouver un aleph à Dubaï, ou à défaut, en imaginer un.

Évidemment, la chose est impensable, et Ougarit le sait bien. Mais il s'engage imprudemment à y parvenir. À l'absurdité du projet vient progressivement s'ajouter une série de péripéties, de rencontres et d'affaires mafieuses liées au trafic de tours Eiffel. Sans compter surtout que cet aleph comme point d'où tous les spectacles de la ville pourraient être embrassés simultanément trouve un inquiétant partisan dans le chef de la police de Dubaï, davantage intéressé par le côté pratique de l'affaire que par sa puissance symbolique ou spirituelle. L'ensemble des intrigues qui se nouent alors autour d'Ougarit aboutiront à l'échec dramatique de sa mission. Mais la question de l'aleph ne sera pas pour autant abandonnée, et Ougarit Jérusalem lui trouvera une solution inattendue à la fin du roman.

Ougarit de Camille Ammoun traite, on l'aura compris, d'un sujet d'une grande originalité. Mais à côté de la trame romanesque et de ses péripéties, le roman est aussi une description minutieuse et passionnante de la ville-État de Dubaï, de son passé, de la vie des pêcheurs de corail et de l'existence pénible de jadis sur les boutres, du développement actuel de la ville, du fonctionnement de l'État à son sommet, des rivalités entre cheikhs des divers clans. Par ailleurs, Camille Ammoun décrit parfaitement les hiérarchies entre les citoyens d'origine arabe et ceux d'origine persane et la fragilité du statut de ces derniers, malgré leur fortune et leurs positions, comme il le montre à travers le personnage du riche négociant Massoud Abolfazl. Et puis il raconte Dubaï à partir de ce qu'elle peut être aussi, une plateforme d'échange et de négoces autour de l'art, comme elle l'est autour de toutes les autres formes de marchandises, grâce au très beau personnage de la galeriste Azadeh Gul.

Mais *Ougarit* est d'abord et surtout une profonde et passionnante réflexion sur les questions urbaines dans le monde contemporain, sur le devenir des villes, sur leur rapport à leur passé, sur ce qui fait qu'on s'y attache et, plus que tout, sur l'énigme de la représentation imaginaire qu'on se fait de chaque cité, et donc sur la question de l'âme urbaine. À ces interrogations s'ajoute aussi le questionnement angoissant sur l'acharnement des Arabes à détruire leurs villes et leur passé, une destruction dont l'ambition inverse de donner une âme aux cités entièrement neuves, à l'instar de ce qui est imaginé ici pour Dubaï, apparaît comme un contrepoids terriblement dérisoire.

Charif MAJDALANI

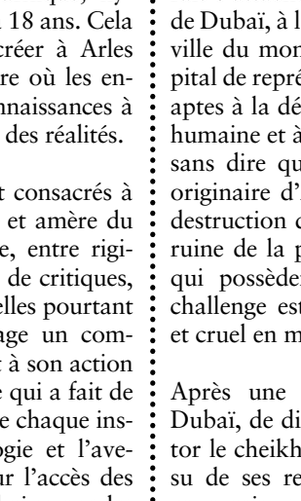
Chronique d'une princesse libre

LES ARROGANTS de Gabriel Boustany, *JC Lattès, 2019, 350 p.*

Du romanesque, il y en a assurément dans *Les Arrogants*, le dernier livre de Gabriel Boustany, auteur dramatique et producteur de cinéma de renom. On y compte un suicide, une servante dévouée, un prince turc, une dame de compagnie suisse, un pauvre ambitieux… Et surtout la princesse Tasmine, l'héroïne. Elle est la fille de l'émir Tarek Fakréddine dont la famille règne depuis le XVIIIe siècle sur un domaine libanais qui, dans les années 30, n'est déjà plus que l'ombre de lui-même, vendu pièce par pièce pour maintenir un certain train de vie.

Dès sa plus petite enfance, Tasmine manifeste un caractère emporté. Elle est féministe, en avance sur son temps. Déjà, elle sait « *qu'elle habitait son corps et qu'il lui appartenait et lui appartiendrait exclusivement et pour toujours* ». Bien que princesse, ou plutôt parce qu'elle est princesse, Tasmine rejette bien évidemment la « *suprématie de l'argent* ». « *L'esprit de classe ne l'habitait pas* (…) *Elle était la fille de son père.* » Son but ? « *Bousculer, heurter, choquer, secouer cette pesanteur.* »

De fait, la fillette n'a beau avoir que dix ans, elle est déjà pour son père « *la légataire, la dépositaire de sa pensée révolutionnaire* ». Car Tarek est un nationaliste arabe, si dangereux pour les autorités françaises, qu'il doit bientôt quitter le Liban pour s'exiler à Genève, laissant à son frère, décrit comme une brute épaisse et courageuse (il a combattu les Turcs aux côtés de Lawrence d'Arabie), la gestion de leur domaine.



Tarek, comme sa fille, est en avance sur son temps : il est tolérant, bienveillant, un idéal du XXIe siècle à lui tout seul. Il enjoint ainsi Tasmine à ne pas se laisser enfermer dans son « *genre féminin* ». Sage, sentencieux, il se méfie des frères musulmans et promeut un islam modéré. Bref, il veut l'union de tous les Arabes, chrétiens compris, pour bouter les étrangers hors du Liban, et plus généralement de tout l'Orient.

Le voilà donc quittant Beyrouth avec toute sa petite famille sur le paquebot *Champollion* en première classe, bien entendu. Avec lui, outre Tasmine, il y a Adela la mère, beaucoup plus jeune que son mari. Elle l'aime, elle est soumise, elle sera dans le roman l'archétype de la femme à l'ancienne mode qui se sacrifie entièrement à ses enfants, et surtout à son mari, ce qui ne manquera pas de révolter plus tard Tasmine. Celle-ci a un frère, Farouk, homosexuel, fragile, un peu snob (sans doute le personnage le plus intéressant du texte), et deux petites sœurs qu'elle voudrait aussi libres qu'elle…

On l'aura compris : dans ce long roman les personnages sont entiers, parfaits jusque dans leurs imperfections. Nulle surprise donc, aucune ambiguïté, c'est rassurant comme un conte. Mais ce roman a du souffle, avec ce mouvement incessant qui transporte le lecteur de Genève à Paris en passant par Beyrouth, et ses bonheurs d'écriture qui nous donnent à rêver du Liban. Cela nous change de la production habituelle de certains écrivains qui ne nous offrent pour voyage que celui de leur nombril !

Hervé BEL